

Le Courrier

PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES



POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE



Ces deux étudiants en médecine revoient leurs cours dans un bâtiment sinistré de l'Université de Vienne. Là, comme partout où elle a passé, la guerre a dévasté les écoles, les universités, les laboratoires. On est parvenu, jusqu'ici, à relever des murs, à refaire des toits. Mais, trop souvent, les fonds ont été épuisés avant que l'on ait pu reconstituer le matériel scientifique détruit et les bibliothèques ravagées. Aujourd'hui, dans tous les pays ruinés par la guerre, dans les nations retardées dans leur développement économique, des hommes courageux s'efforcent d'assurer matériellement la formation des méde-

cins, des savants, des techniciens dont leurs pays ont tant besoin. Il existe dans le monde des milliers d'hommes et de femmes qui désirent aider ces établissements dévastés ou dans le besoin. Pour répondre à leur question : « *Que pouvons-nous pour eux?* », l'UNESCO vient de lancer une nouvelle campagne que l'on pourrait appeler « *l'entraide des simples citoyens* » et qui permet aux particuliers du monde entier de servir directement et personnellement la cause de la compréhension internationale. (Voir en pages 6 et 7 notre article sur la campagne des Bons d'Entraide de l'UNESCO, qui vient de débiter aux U.S.A.)

Six conseillers itinérants vont mettre en pratique le "SYSTÈME DES EXPÉRIENCES ASSOCIÉES"

L'UNESCO vient de créer un service chargé d'aider par des renseignements et des avis techniques les organismes et les institutions qui, dans de nombreux pays, s'emploient à lutter contre l'analphabétisme et à relever le niveau de vie de la population. Ce service, ou « système des expériences associées », apportera son concours, pour commencer, à un certain nombre de campagnes d'éducation dans sept pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine.

A ces campagnes, l'UNESCO contribuera de trois manières.

L'Organisation fournira une documentation variée, d'une utilité d'autant plus appréciable que l'action qu'il s'agit d'encourager a souvent pour théâtre des régions lointaines et isolées. Un service d'enquêtes prêtera son concours là où le besoin d'une collaboration extérieure se fera sentir. En outre, six conseillers itinérants apporteront leur assistance à qui en fera la demande.

En Asie, en Afrique, en Amérique latine

Le rôle que ces conseillers sont appelés à jouer est important; en effet, si leur tâche principale est de venir en aide à des institutions et organismes locaux, l'expérience acquise au cours de leurs missions permettra de résoudre certains problèmes difficiles que pose l'éducation de base dans des régions où la population rurale parle parfois un dialecte très différent de la langue nationale enseignée dans les écoles.

Voici les entreprises qui sont actuellement reconnues comme « ex-



L'une des « expériences associées », auxquelles contribue l'UNESCO, est celle de Delhi sur l'éducation des adultes en milieu rural. Ci-dessus, des élèves-moniteurs de l'école d'Alipur apprennent à reconnaître les moustiques porteurs du paludisme.

Le « projet » de Viani en Colombie fut l'une des premières « expériences associées » de l'UNESCO. On voit ci-contre un groupe de garçons de 12 à 15 ans au travail dans un jardin potager.

périences associées » et, dès lors, ressortissent au nouveau service :

UNION SUD-AFRICAINE : la Division de Conservation et de Récupération des Terres cultivables

au Département de l'Agriculture de l'Afrique du Sud. — Cet organisme est chargé de conseiller les agriculteurs et de mener des expériences sur l'irrigation, l'assolement, le terrassement et, d'une manière générale, sur toutes les méthodes propres à accroître la production agricole;

INDE : l'expérience-témoin de Delhi sur l'éducation des adultes en milieu rural. — On se propose d'améliorer les conditions de vie dans 305 villages. La première tâche consiste à former un groupe de 250 maîtres qui auront à instruire environ 125.000 analphabètes. Ces maîtres sont recrutés dans les villages mêmes et formés dans une école qui utilise les villages voisins comme champ d'expérience. L'UNESCO prête son concours à la réalisation de ce programme;

PHILIPPINES : la Fédération nationale des Associations de Parents et d'Instituteurs. — La Fédération a organisé des cours « d'alphabétisation » pour 10.000 élèves. Elle travaille également à améliorer les conditions sanitaires, l'hygiène et l'utilisation des loisirs dans les agglomérations rurales;

BRESIL : la campagne nationale d'éducation des adultes, qui a organisé des cours d'« alphabétisation », des émissions radiophoniques, des projections de films éducatifs et des bibliothèques itinérantes;

COLOMBIE : l'« expérience associée » de Viani, qui a déjà reçu une aide importante de l'UNESCO. Elle a pour objet de contribuer par l'enseignement à la mise en valeur des terres des hautes altitudes soustraites à une forte érosion;

EQUATEUR : les services d'extension des cultures, organisés en avril 1950. Là encore, il s'agit d'envoyer des équipes mobiles dans les régions qui manquent d'écoles;

REPUBLIQUE DOMINICAINE : les cours du soir dont le but est « l'alphabétisation » des adultes dans les régions urbaines et rurales.

★

LES programmes énumérés ci-dessus ne constituent qu'une première étape. Dès à présent, l'UNESCO est en mesure de collaborer à une centaine d'entreprises de ce genre. Le service qu'elle vient de créer a déjà reçu environ soixante-quinze demandes d'organismes divers qui souhaitent bénéficier de son concours. Il convient cependant de souligner que les organismes désireux de voir leur candidature examinée en vue de l'inclusion dans le programme de 1951, devront soumettre leur demande avant le 15 avril prochain.

Vient de paraître

LA SCIENCE POLITIQUE CONTEMPORAINE

Après beaucoup de recherches, d'enquêtes, de débats et de réunions, menés en collaboration avec des sociologues et des juristes de nombreux pays, l'UNESCO vient de publier l'une des études les plus complètes parues à ce jour dans ce domaine « La Science politique contemporaine », qui porte sur une trentaine de pays.

Les 48 essais et comptes rendus groupés dans ce volume comprennent des études de méthodologie, des comptes rendus sur les ouvrages de science politique dans différents pays, des travaux de théorie générale et des articles consacrés à certains problèmes spécifiques. L'ouvrage contient également quelques essais sur l'enseignement de la science politique dans les universités.

(F) 740 pages. Prix : 1.200 francs français; 5 dollars; ou 1 livre 5 shillings.

L'ENFANCE VAGABONDE

A la suite des ouvrages qu'elle a consacrés à « l'enfance victime de la guerre » et aux « Enfants sans foyers », l'UNESCO vient de publier une monographie sur un problème particulièrement angissant à notre époque : celui de l'enfance vagabonde.

Cette étude traite des causes psychologiques et sociales du vagabondage, des méthodes de rééducation et de réintégration sociale des jeunes inadaptés. Elle définit les mesures préventives qui s'imposent et démontre la nécessité d'une étroite collaboration de tous les milieux intéressés, c'est-à-dire non seulement de la famille et de l'école, mais aussi des services sociaux, de santé et d'assistance. Dans ses conclusions, l'ouvrage reproduit les recommandations formulées par la Conférence internationale d'experts et de directeurs de communautés d'enfants, réunie par l'UNESCO et consacrée à la rééducation de l'enfance vagabonde.

(F, A) 104 pages. Prix : 125 francs français; 45 cents; ou 2 shillings.

RÉPERTOIRE DES ORGANISATIONS SCIENTIFIQUES INTERNATIONALES

Depuis longtemps déjà le besoin s'était fait sentir d'un annuaire destiné à fournir les principaux renseignements relatifs aux organisations scientifiques internationales. Cette nouvelle publication de l'UNESCO contient des renseignements sur plus de deux cents organisations dont les champs d'activité embrassent, à des degrés divers, les questions d'ordre scientifique.

(F, A) 233 pages. Prix : 300 francs français; 1 dollar; ou 6 shillings.

XIII^e CONFÉRENCE INTERNATIONALE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE et CONFÉRENCES INTERNATIONALES DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Ces deux nouvelles publications préparées par le Bureau international d'Éducation groupent, la première, les procès-verbaux et les recommandations de la XIII^e Conférence internationale de l'Instruction publique; la seconde, les recommandations adoptées par treize conférences internationales de l'Instruction publique. Formant un ensemble de plus de 350 articles, ces recommandations constituent une sorte de charte ou de code international de l'Instruction publique, un corps de doctrine pédagogique dont on ne saurait sous-estimer l'importance.

(F, A) Prix de chaque volume : 250 francs français; 85 cents; ou 5 shillings.

Le Courrier

Le « Courrier de l'Unesco » est une publication périodique internationale consacrée aux travaux de l'UNESCO et au progrès de l'éducation, de la science et de la culture dans le monde.

Le prix de l'abonnement est de 200 francs français, de 1 dollar ou 5 shillings. Ecrivez directement au siège de l'UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris, ou à notre dépositaire dans votre pays.

Argentine : Editorial Sudamericana, S.A., Alsina 500, Buenos-Aires.
Australie : H.A. Goddard Ltd, 255 a George Street, Sydney.
Autriche : Wilhelm Frick Verlag, 27, Graben, Vienne I.
Barbade : S.P.C.K. Bookshop (Regional Office Caribbean Area), Broad Street, Bridgetown.

Belgique : Librairie Encyclopédique, 7, rue du Luxembourg, Bruxelles IV.
Birmanie : Burma Educational Book Shop, 551-3, Merchant Street, P. O. Box 222, Rangoon.

Brésil : Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa postal 3291, Rio-de-Janeiro.
Canada : The Ryerson Press, 299, Queen Street West, Toronto.
Ceylan : Lake House Bookshop, The Associated Newspapers of Ceylan, Ltd, Colombo I.

Chili : Libreria Lope de Vega, Moneda 924, Santiago-du-Chili.
Colombie : Emilio Royo Martin, Carrera 9 a, 1791, Bogota.
Cuba : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly, La Havane.
Danemark : Einar Munksgaard, 6, Norregade, Copenhagen.

Egypte : Librairie James Cattan, Fournisseur de la Cour, 118, rue Emad-el-Dine, Le Caire.

Equateur : Casa de la Cultura Equatoriana, Av. Mariano Aquilera 332, casilla 67, Quito.

Etats Malais et Singapour : Peter Chong and Co, P.O. Box 135, Singapour.

Etats-Unis d'Amérique : Columbia University Press, 2960 Broadway, New-York, 27, N. Y.

France : Maison du Livre Français, 4, rue Félibien, Paris (6^e). (Vente aux libraires seulement.) — UNESCO, Service des Ventes, 19, avenue Kléber, Paris (16^e). (Vente aux particuliers.)

Grèce : Eleithéroudakis, Librairie Internationale, Athènes.

Hongrie : « Kultura », Akadémia-u, 10, Budapest V.

Inde : Oxford Book and Stationery Co, Scindia House, New-Delhi.

Israël : Leo Blumstein, Book and Art Shop, 35, Allenby Road, Tel Aviv.

Italie : Messagerie Italiana, Via Lomazzo, 52, Milan.

Liban et Syrie : Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth, Liban.

Mexique : Libreria Universitaria, Justo Sierra, 16, Mexico D.F.

Nigeria : C.M.S. Bookshop, P.O. Box 174, Lagos.

Norvège : A/S Bokhjörnet, Stortingsplass, 7, Oslo.

Nouvelle-Zélande : Whitcombe and Tombs, Ltd, G.P.O., Box 1526, Wellington, C.I.

Pakistan : Thomas and Thomas, Fort Mansions, Frere Road, Karachi, 3.

Pays-Bas : N. V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout, 9, La Haye.

Pérou : Libreria Internacional del Peru, S.A., Giron de la Union, Lima.

Philippines : Philippine Education Co., 1104 Castillejos, Quisapo, Manille.

Portugal : Uniao Portuguesa de Imprensa, 198, Rua de Sao Bento, 3^o Esq., Lisbonne.

Royaume-Uni : H.M. Stationery Office, The Officer in Charge, Post and Trade, P.O. Box 569, Londres, S.E.1.

Suède : A.B. C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Stockholm.

Suisse : Suisse allemande : Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. — Suisse romande : Librairie de l'Université, 22-24, rue de Romont, Fribourg.

Tchécoslovaquie : Orbis, Narodni, 37, Prague I.

Turquie : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

Union Sud-Africaine : Van Schaik's Bookstore (Pty.), Ltd, P.O. Box 724, Prétoria.

Uruguay : Centro de Cooperacion Cientifica para la América Latina, Unesco, Bulevar Artigas, 1320, Montevideo.

ABONNEZ-VOUS AU "COURRIER"

Prix de l'abonnement pour 1 an : 200 fr. français

"Il n'y a pas de races inférieures"

DÉCLARE A LIMOGES

M. PAUL RIVET

LES problèmes suscités dans le monde par les conflits de races ont fait l'objet d'un débat organisé le 9 février, à Limoges, par l'UNESCO. Le succès de cette manifestation est d'autant plus significatif que les interventions se sont maintenues sur le plan de l'objectivité scientifique et des principes qui commandent le respect de la personne humaine. Par la chaleur attentive, enthousiaste parfois, de son accueil, un auditoire de quinze cents personnes a témoigné de l'intérêt profond que peuvent éveiller dans l'opinion les campagnes de l'UNESCO.

Le mérite de cette initiative revient à la Commission nationale française pour l'UNESCO, appuyée par des personnalités locales, telles que M. Pierre Chigot, secrétaire de l'Association pour l'Europe et la Paix, dont le zèle se dépense avec tant d'efficacité en faveur du Club de l'UNESCO à Limoges, et par les membres du Secrétariat lui-même.

MM. Betoulle, Maire de Limoges, Beck, Secrétaire général de la Préfecture, Philippon, Vice-président du Conseil général, ont accueilli les personnalités qui étaient venues de Paris pour participer à la manifestation.

Le débat a eu lieu dans la soirée. M. Gaston Charlet, sénateur de la Haute-Vienne, président de l'Association régionale d'Expansion artistique, qui avait organisé la réunion avec la collaboration de la Commission nationale française pour l'UNESCO, a souhaité la bienvenue aux orateurs. Ceux-ci ont été présentés au public par M. Pierre Chigot.

C'est au nom de la science que M. Paul Rivet, fondateur et directeur honoraire du Musée de l'Homme, vice-président de la Commission nationale française pour l'Unesco, député à l'Assemblée nationale, a voulu faire justice du préjugé de race. « Il n'y a pas de races inférieures », a-t-il soutenu. « Il y a seulement des groupes ethniques qui ont évolué plus vite que les autres à la faveur des circonstances. Pourvu qu'elles soient placées dans des conditions identiques, toutes les populations peuvent avoir un développement comparable. » L'orateur a illustré sa démonstration d'un exemple frappant. Un universitaire français avait recueilli naguère au Paraguay, en visitant une des régions les plus déshéritées du monde, une enfant de trois ans. Il tint à l'élever comme sa propre fille. Or, elle a révélé des dons si remarquables qu'à vingt-trois ans, elle venait collaborer comme assistante à ses travaux scientifiques.

Il appartenait au R.P. Dubois, dominicain, directeur de l'Institut international d'études et de recherches diplomatiques, d'exposer le point de vue religieux. Voyageur, il s'est convaincu que les valeurs humaines se rencontrent chez tous les peuples, quelle que soit la couleur de leur peau. Théologien, il lui suffit de rappeler la parole du Christ à ses disciples : « Allez et enseignez à toutes les nations ». L'Eglise a affirmé récemment sa doctrine en condamnant le racisme hitlérien. Elle l'applique chaque jour à travers le monde dans son œuvre missionnaire, dont les progrès attestent que tous les peuples peuvent épanouir leur esprit dans la connaissance de la même vérité.

Pour M. Michel Leiris, attaché au Musée de l'Homme, le préjugé racial,

dont le développement a coïncidé la plupart du temps avec le colonialisme (qu'il a servi parfois à justifier), est aujourd'hui démenti par l'évolution rapide des peuples de couleur au contact des Blancs.

Lé Dr Alfred Métraux, membre du Département des Sciences sociales du Secrétariat de l'UNESCO, s'est attaché notamment à souligner le caractère arbitraire des interprétations sociologiques et culturelles sur lesquelles, à défaut de preuves biologiques, se fonde la notion de races dites inférieures. A la vérité, les antagonismes raciaux empruntent leur virulence aux circonstances économiques et aux ressorts psychologiques.

Homme de couleur parvenu à une haute situation politique, M. Sissoko est l'exemple vivant qui s'inscrit en faux contre le dogme raciste. Le député du Soudan a montré par l'histoire que tous les peuples sont égaux en possibilités. Fort heureusement, le racisme n'a pas de place dans un pays comme la France, qui a ouvert son Parlement aux représentants des populations noires. Désormais, l'éducation viendra continuer l'œuvre commencée par les réformes.

L'ACTION de l'UNESCO a été exposée par M. Roger Caillois, membre du Département de l'Information au Secrétariat de l'Organisation. En collaboration avec les autres institutions internationales, elle se propose de donner à tous les peuples les moyens de concourir à l'œuvre collective de la civilisation, en les aidant à triompher de l'ignorance, de la maladie et de la misère. Il s'agit de réduire les inégalités qui dérivent de l'histoire et de fournir ainsi aux diverses races les mêmes chances de s'élever.

C'est le témoignage de l'homme de cœur qu'a voulu apporter par sa part M. Douglas Schneider, Directeur du Département de l'Information à l'UNESCO : « Chaque fois, a-t-il dit, que nous portons, sur d'autres hommes, des jugements inconsidérés, nous avançons d'un pas sur la route qui mène à des Buchenwald et à des Dachau. La persécution par l'action, par le geste, par la parole, fait souffrir le persécuté, mais avilit le persécuteur. La tolérance ne suffit pas : il faut un respect réciproque. C'est par l'amour de nos semblables, par la foi que nous mettrons en eux, que se prépare l'avènement d'un monde meilleur. »

ENFIN M. Louis François, inspecteur général de l'Instruction publique, secrétaire général de la Commission nationale française pour l'UNESCO, a montré que les peuples ont toujours payé la pratique du racisme par un appauvrissement de leur culture.

M. Sissoko a répondu aux interventions des auditeurs, et M. Paul Rivet a tiré la conclusion du débat. Il est réconfortant que des esprits aussi différents par l'origine, la nationalité, les convictions, puissent ainsi s'accorder sur la conception de la communauté humaine.

Les hôtes de Limoges ont visité le lendemain divers établissements industriels et scolaires, et notamment le club des relations internationales au lycée Gay Lussac. Ils se sont rendus ensuite à Oradour-sur-Glane.



M. Paul Rivet, fondateur et directeur honoraire du Musée de l'Homme, prend la parole au cours d'un débat sur les problèmes raciaux, organisé à Limoges le mois dernier par la Commission nationale française pour l'UNESCO. Ci-dessus, (de gauche à droite) MM. Louis François, Secrétaire général de la Commission nationale française; Michel Leiris, attaché au Musée de l'Homme; le R.P. Dubois, directeur de l'Institut international d'Etudes et de Recherches diplomatiques; Paul Rivet; Fily-Dabo Sissoko, député du Soudan; Douglas Schneider, Chef du Département de l'Information de l'UNESCO; Alfred Métraux du Département des Sciences sociales de l'UNESCO et Roger Caillois, du Département de l'Information de l'UNESCO.

Mura à l'usage
1869-1951

"Mainteneur de la langue française"

Amoureux passionné de la vérité

ANDRÉ GIDE, mort à Paris le 19 février dernier, disparaît à quatre vingt-deux ans en pleine gloire. Le Prix Nobel avait consacré naguère le prestige universel d'une œuvre qui reste une des plus significatives de notre temps. Tout récemment, Paris fêtait le grand écrivain à la Comédie-Française, où l'on portait à la scène ses CAVES DU VATICAN.

Il y a soixante ans déjà, ses premiers livres révélaient à quelques lettrés l'inquiétude d'une âme qui n'a cessé de se chercher librement sur tous les chemins du monde à travers les expériences les plus diverses. Ce Parisien connu l'éblouissement du voyage en visitant l'Afrique du Nord. Il y puisa l'inspiration des NOURRITURES TERRESTRES (1897), suivies de l'IMMORALISTE (1902) et du RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE (1903). L'esprit gidien imprégna dès le début du siècle toute une jeunesse avide de créer. Il a marqué profondément deux mouvements qui devaient renouveler la littérature et le théâtre : la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, lancée en 1909, et le « Vieux Colombier », de Jacques Copeau.

Après la première guerre mondiale, Gide s'ouvrit aux problèmes sociaux. Les carnets de route rapportés en 1927 d'un long voyage au Congo et au Tchad eurent un retentissement énorme en dénonçant certains abus de l'époque. Par la suite, il se rendit en Russie soviétique. Ses deux livres, publiés en 1936 : RETOUR DE L'U.R.S.S. et RETOUCHES A MON RETOUR, suscitèrent de rudes polémiques.

ÉCRIVAIN classique par son art — il aura été après Anatole France un des « mainteneurs de la langue française » — sa pensée s'enrichit au contact des littératures étrangères. Il se flattait d'avoir fait connaître en France Kierkegaard. Il commenta Dostoïevski, Oscar Wilde, traduisit Rilke, Shakespeare, Conrad, Blake, Whitman, Tagore, Kafka.

La vie et l'esprit de Gide se reflètent avec une sincérité, une lucidité implacables dans le JOURNAL, commencé en 1889 et continué jusqu'au bord de l'agonie.

A la cérémonie du Prix Nobel, le 10 décembre 1947, M. Osterling, secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise de littérature, définissait en ces termes la personnalité de cet « homme vivement discuté » :

UNE très importante période de l'histoire spirituelle de l'Europe, disait-il, se dessine dans son œuvre. Plus qu'aucun autre de ses contemporains, il a été l'homme des contrastes, un véritable Protée aux attitudes sans cesse variables. C'est pourquoi son œuvre présente le caractère d'un dialogue ininterrompu, où la foi lutte constamment contre le doute, l'ascétisme contre l'amour de la vie, la discipline contre le besoin de liberté... Gide descend d'une famille protestante. Bien qu'il ait fortement réagi contre son éducation puritaine, il n'en est pas moins, tout au long de sa vie, demeuré en contact avec les problèmes fondamentaux de la religion, et il lui a été donné parfois de dégager avec une pureté rare le message de l'amour chrétien...

« Son « immoralisme », qui a été souvent interprété à faux par ses adversaires, désigne en réalité l'acte libre, l'acte gratuit, l'affranchissement de toute répression due à la conscience... A la longue, Gide éprouva quelque difficulté à présenter comme vertu ce qui consistait en l'absence des vertus les plus généralement considérées comme telles...

« Ce qui, dans les NOURRITURES et ailleurs, laisse une impression si forte est cette intense poésie du départ, du renouveau, si magistralement captée dans le chant de flûte de sa prose. Derrière cette étrange et incessante fuite d'aspects, se manifeste toujours la même intelligence souple, la même incorruptible psychologie exprimée en une langue qui, par les moyens les plus



sobres, atteint à une limpidité toute classique et à la plus délicate variété.

« Sa philosophie tend au renouvellement à tout prix. Ce qu'il veut, c'est être celui qui éveille et pose les problèmes. Son influence se traduira surtout par une incitation à prendre librement parti sur son œuvre, que ce soit pour ou contre. Et c'est là le fond de sa véritable grandeur. »

Si certaines pages sont « provocantes comme un défi par l'audace presque inégale de la confession », M. Osterling veut y voir malgré tout, la fidélité à « une forme d'amour passionné de la vérité qui, depuis Montaigne et Rousseau, s'est imposée comme une exigence de la littérature française ».

CINQ MILLIONS
D'AVEUGLES
POURRONT UTILISER
LE NOUVEL ALPHABET
BRAILLE

UN accord vient d'intervenir à Beyrouth pour l'adoption d'un alphabet Braille, commun aux pays du Moyen-Orient, de l'Asie méridionale et de l'Afrique. Cinq millions d'aveugles pourront l'utiliser.

L'alphabet, élaboré par les délégués de onze pays remplacera les quelque vingt systèmes d'écriture Braille en usage jusqu'à présent dans ces régions. Il suit de très près les 64 caractères en relief conçus par Louis Braille en 1829, et emploie les symboles courants du Braille pour les sons correspondant à leur valeur phonétique normale dans les langues asiatiques et africaines. Des signes supplémentaires ont été créés pour l'arabe, l'hindoustani et le malais. Toutes les langues parlées en Asie pourront se transcrire dans le nouvel alphabet, à l'exception de celles dont l'écriture est idéographique.

Sir Clutha Mackenzie, conseiller de l'UNESCO pour le Braille, a indiqué qu'un des effets de l'accord sera d'accroître le nombre de livres accessibles aux aveugles d'Afrique, d'Asie et du Moyen-Orient. Selon Sir Clutha, qui a lui-même perdu la vue à la suite d'une blessure reçue à Gallipoli au cours de la première guerre mondiale, les éditeurs de ces régions hésitaient à publier des livres transcrits en Braille, la multiplicité des systèmes employés ne leur assurant qu'un nombre trop faible de lecteurs.

Les décisions de la conférence de Beyrouth, qui devront être soumises à l'agrément des gouvernements intéressés, font suite à des travaux et à des discussions que l'UNESCO poursuit depuis dix-huit mois, et s'inscrivent dans un programme d'ensemble qui tend à la création d'un système Braille uniforme. Les onze pays ayant participé à la conférence sont l'Afrique du Nord française, Ceylan, l'Égypte, l'Inde, l'Irak, la Jordanie hachémite, le Liban, la Malaisie, le Pakistan, la Perse et la Syrie.

Une autre conférence doit se tenir dans le courant de cette année, en vue d'uniformiser les systèmes Braille actuellement employés dans les pays de langue espagnole et portugaise.

L'ÉCOLE MODERNE AU VILLAGE

par Margaret GARDNER

UNE exposition, récemment organisée à Milan, a suscité le plus vif intérêt parmi les éducateurs italiens et étrangers. Madame Maria Maltoni, institutrice du petit village toscan de San Gersole, y présentait les dessins et les « journaux » de ses élèves, jeunes paysans de huit à douze ans.

Le succès de cette exposition fut tel que journaux et dessins furent réunis en un volume « *I Diari di San Gersole* » (1) ; cet ouvrage est actuellement en voie de traduction en plusieurs langues.

Cette exposition et ce livre sont le résultat d'une expérience pédagogique entièrement nouvelle : Madame Maltoni considère le dessin non pas comme une fin en soi mais comme un moyen idéal de développer les aptitudes naturelles et les facultés des enfants. Pour elle, l'enseignement purement livresque manque son but ; un bon maître se doit de guider ses élèves vers une meilleure connaissance de leur personnalité, vers le plein épanouissement de leurs dons.

A l'école de San Gersole, les livres ne sont pas complètement négligés : les enfants les retrouvent sitôt qu'ils en sentent la nécessité. Dans l'enseignement des sciences, par exemple, Mme Maltoni demande à ses élèves d'observer le monde qui les entoure : le mouvement d'une balançoire, l'éclosion d'une fleur, une fourmillière. Les écoliers cherchent à comprendre, chaque leçon devient pour eux une découverte. Ils reviennent alors à leurs livres, heureux d'approfondir les idées que l'observation a fait naître.

La perpétuelle insatisfaction de ceux qui créent

L'ENFANT a une tendance naturelle à exprimer, pour les partager avec ses camarades, ses idées et ses découvertes et c'est ainsi que les élèves de Mme Maltoni recourent, soit à leurs journaux, soit à leurs dessins.

Apprenant ainsi à mieux obser-

ver et à mieux exprimer ce qu'ils ont vu, ces petits paysans découvrent ce que l'on a pu appeler la perpétuelle insatisfaction de ceux qui créent. Il leur faut sans cesse élargir leurs connaissances, non pas sur les injonctions d'un maître, mais de leur propre initiative parce que leur curiosité naturelle a été éveillée. Pour eux, le professeur n'est pas celui qui distribue des devoirs ennuyeux, mais un ami, un guide bienveillant.



ver et à mieux exprimer ce qu'ils ont vu, ces petits paysans découvrent ce que l'on a pu appeler la perpétuelle insatisfaction de ceux qui créent. Il leur faut sans cesse élargir leurs connaissances, non pas sur les injonctions d'un maître, mais de leur propre initiative parce que leur curiosité naturelle a été éveillée. Pour eux, le professeur n'est pas celui qui distribue des devoirs ennuyeux, mais un ami, un guide bienveillant.

Cette méthode a donné d'excellents résultats : dans ce petit village isolé de la région de Florence, où Mme Maltoni enseigne depuis vingt ans, il a permis de donner le goût de l'étude aux petits paysans,

dont les années d'école sont encore bien courtes.

Mme Maltoni a d'ailleurs exposé ses conceptions pédagogiques : « Le dessin exerce particulièrement l'attention, dit-elle. Le résultat du travail ainsi accompli est, en effet, facile à contempler dans son ensemble, ce qui n'est pas le cas dans une composition écrite. Les enfants expriment spontanément ce qu'ils

voient et ce qu'ils comprennent. C'est alors seulement que le maître intervient pour élargir leurs connaissances et corriger leurs erreurs par ses leçons et par ses livres.

« Les enfants me racontent tous les jours les événements importants de leur vie, ce qui me permet de comprendre, comme doit le faire tout éducateur, leur manière de

dre à connaître le caractère et le degré de développement mental de chaque enfant à chaque moment de sa formation. Par le dessin, je suis à même d'enseigner la précision et la sûreté de la pensée, de la main et de l'œil. »

Le goût durable de l'étude

DANS la petite école de Mme Maltoni, la classe est beaucoup plus un jeu qu'une obligation ennuyeuse. Les enfants se réunissent au premier étage de la maison de leur professeur, dans une pièce claire et gaie. Les murs sont couverts de dessins d'enfants et d'étagères chargées de manuels et de classiques.

Toutes les matières enseignées à l'école de San Gersole semblent ainsi plus riches et plus attrayantes. L'histoire devient une suite « d'histoires » passionnantes. Les classiques retrouvent leur caractère vivant et populaire. Enfin, les petits paysans ne connaissent pas l'emploi du temps rigide des écoles ordinaires : chaque élève poursuit son travail personnel, sans que ses camarades viennent le déranger. L'un dessine, d'après nature, des insectes ou des plantes (on leur a dit que tout être vivant devait aussitôt après être rendu à la liberté), l'autre rédige les observations et les idées recueillies la veille, tandis qu'un troisième apprend un poème.

Cette conception d'une éducation, qui cherche surtout à former le caractère et non pas à accumuler une masse de connaissances théoriques, a depuis longtemps déjà été adoptée dans certaines écoles d'avant-garde des grands centres urbains. Mme Maltoni estime que cette méthode doit rendre les plus grands services dans les campagnes : c'est, à son avis, la seule formule valable pour éveiller chez les petits paysans que l'école ne peut retenir longtemps, le goût durable de l'étude.

(1) « *I Diari di San Gersole* » (Il Libro, Florence, 1949).



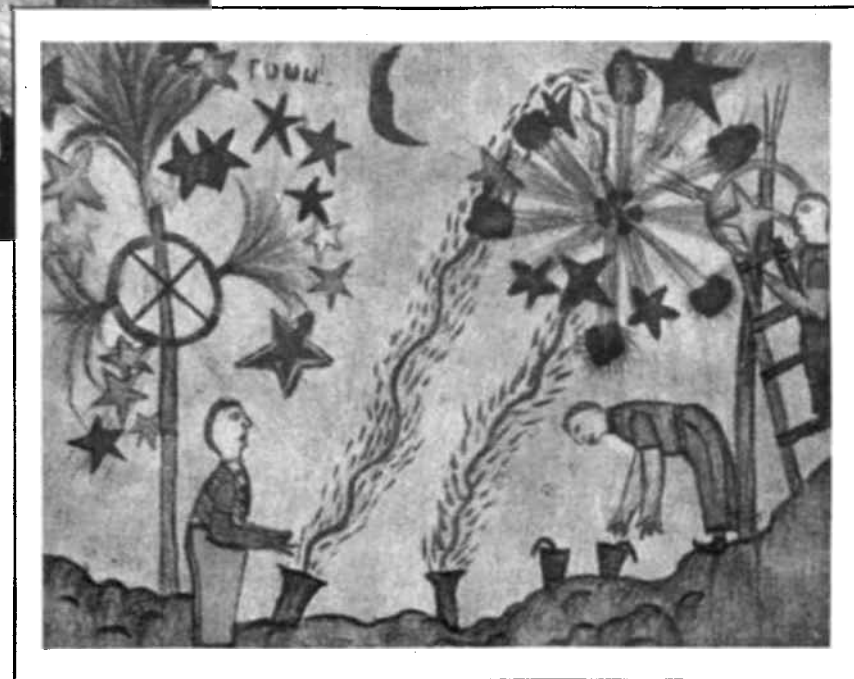
Sous le regard de Mme Maltoni, un élève illustre son journal. L'école de San Gersole a désormais pour méthode de permettre aux enfants d'exprimer librement leurs idées et leurs observations.

La Caravane radiophonique de l'UNESCO a visité l'an dernier San Gersole au cours de sa tournée dans des villages d'enfants et des établissements scolaires de France, d'Italie et de Suisse. Ci-dessous, Mlle Marjorie Banks, de la BBC, (au centre), interviewe, avec l'aide d'une interprète, l'institutrice, Mme Maria Maltoni (à droite).



Développer les facultés d'observation, d'expression et de concentration de l'enfant, tel est le but que poursuit Mme Maltoni. Lorsqu'elle demande à ses élèves d'étudier les oiseaux, les enfants observent les mouvements de ces derniers, la construction de leurs nids, etc. Puis ils dessinent ce qu'ils ont vu et rédigent leurs impressions.

Je suis ainsi à même d'exercer une certaine influence, non seulement sur mes élèves, mais aussi sur les familles. Par cette méthode, l'éducation peut être menée à bien avec beaucoup de tact et fait appel à des faits précis bien plus qu'à des théories générales. Les dessins et les narrations de mes élèves sont d'excellents moyens d'expression qui me permettent, entre autres, d'appren-



Voici un dessin exécuté par un élève de onze ans de l'école de San Gersole. Il témoigne d'un sens très développé de l'observation des détails. L'ensemble de la composition exprime remarquablement les bryantes merveilles du feu d'artifice.

LE PROGRAMME DU VOYAGE DE M. TORRES BODET DANS LE SUD-ASIATIQUE

M. Jaime Torres Bodet quittera Paris le 7 mars prochain pour Ceylan, le Pakistan et l'Inde. Au cours de son voyage, qui durera trois semaines, le Directeur général de l'UNESCO se rendra successivement à Colombo, à Karachi et à Delhi. Il assistera et participera, dans ces trois pays, aux réunions des Commissions nationales pour l'UNESCO.

A Ceylan, M. Torres Bodet inaugurera le Centre d'éducation de base, créé par l'UNESCO, à Minneriya, dans le cadre de son programme d'Assistance technique.

Après avoir pris part, à Karachi, aux travaux de la Commission nationale du Pakistan, le Directeur général de l'UNESCO se rendra probablement à Lahore, un des principaux centres universitaires du Pakistan.

En Inde, il visitera le Poste de Coopération scientifique de l'UNESCO, et le Centre d'Education rurale pour adultes créé, près de Delhi, par le gouvernement de l'Inde, ainsi que d'autres centres culturels. Il consacrera ensuite deux journées aux réunions de la Commission nationale et de ses sous-commissions.

M. Torres Bodet sera l'hôte du gouvernement de chacun de ces trois pays. Il sera accompagné par le Professeur Lionel Elvin, Directeur du Département de l'Éducation de l'UNESCO.

Avec l'aide de l'UNESCO, une Equipe internationale de Volontaires participe à la RECONSTRUCTION de l'ASSAM

Le 15 août dernier, le séisme le plus terrible du siècle ravageait la province de l'Assam dans le nord-est de l'Inde. Le tremblement de terre et les inondations qui suivirent, ont dévasté des centaines d'écoles et, pendant des semaines, isolé de nombreux villages.

Devant la gravité du désastre, le Conseil exécutif de l'UNESCO votait un premier secours de 15.000 dollars pour la reconstruction scolaire de l'Assam. Sur cette somme, 10.000 dollars, destinés à l'achat de manuels et de matériel scolaire, seront versés au fonds du Gouverneur de l'Assam. Cinq mille dollars ont été remis au Service civil international dont les camps de volontaires, organisés dans la région sinistrée, participent à la reconstruction des écoles et des institutions culturelles.

L'article que nous présentons ci-dessous, expose les buts du Service civil international et décrit l'œuvre de reconstruction entreprise en Assam par l'une de ses équipes.

LE mois dernier, un ouvrier marocain du bâtiment, Léon Bensimon, quittait son pays pour se rendre dans le nord-est de l'Inde où l'attendait un nouveau travail.

Membre du Service civil international, Bensimon a déjà travaillé dans sa spécialité — le béton armé — dans des camps de volontaires en France et en Suisse. Mais la tâche qui l'attend en Inde est certainement la plus importante qu'il ait eu à entreprendre jusqu'ici, car Bensimon va rejoindre l'équipe de volontaires qui participe déjà à la reconstruction des maisons et des écoles dévastées par le terrible séisme d'août dernier. D'Europe et d'Amérique, d'autres volontaires vont partir bientôt rejoindre l'équipe internationale qui comprend déjà un Suisse, un Danois, un Américain, deux Anglais et plusieurs Indiens.

C'est une tâche gigantesque que celle à laquelle se sont attaquées les autorités indiennes. Les ravages provoqués par le séisme du 15 août sont incalculables : des collines entières s'écroulèrent, emportant les maisons ; d'immenses rochers bloquèrent les routes ; le tremblement de terre détourna le cours des fleuves. Pendant deux ou trois jours, un éboulement barra le lit du Subansiri dans une vallée de montagne : lorsque ce barrage naturel céda sous la pression de l'eau, un véritable mur liquide dévala dans la plaine, inondant toute la région du Lakhimpour nord. Des milliers d'habitants furent noyés et leurs maisons emportées par les eaux.

Pendant plusieurs jours, les communications entre l'Assam et le reste de l'Inde furent complètement coupées.

Parmi les bâtiments endommagés, on compte un grand nombre d'établissements scolaires. M. A. Wolsky, du Poste de coopération scientifique de l'UNESCO à Delhi, qui s'est rendu dans la région après le désastre, a visité lui-même près de cinquante écoles et institutions culturelles ou religieuses sinistrées.

Le gouvernement de l'Inde envoya rapidement des secours et, avec le concours d'organisations bénévoles, entreprit de distribuer des vivres, des vêtements et des outils.

Une petite équipe de volontaires du Service civil international qui travaillait dans une autre partie de l'Inde fut envoyée sur les lieux du séisme pour apporter des secours d'urgence à la population.

Elle se consacre aujourd'hui à deux projets de reconstruction dans la région de Pathalipam où un camp a été établi pour loger les réfugiés. La première tâche de l'équipe est de construire une école primaire dans une réserve forestière, à cinq kilomètres du camp. Il n'y a actuellement aucune école pour les enfants des réfugiés et des habitants de la région qui reviennent peu à peu pour reconstruire leurs maisons détruites.

Le deuxième travail entrepris par les volontaires est la construction d'un foyer pour les veuves et les orphelins du camp de Pathalipam. Ce centre comprendra un quartier d'habitation, un dispensaire, des bureaux, des ateliers, des cuisines et des salles de bain. Les volontaires internationaux seront probablement chargés, d'autre part, de la reconstruction du lycée de jeunes filles de Lakhimpour, complètement détruit au cours du séisme.

L'approche de la mousson, qui commence en mars, rend la tâche de reconstruction encore plus urgente. Les autorités craignent que les pluies ne provoquent de nouveaux éboulements dont les conséquences seraient funestes pour les habitants de la plaine. Aussi a-t-on transporté dans des régions plus élevées les populations de villages entiers : il a fallu, pour les loger, abattre des arbres dans la forêt et construire en toute hâte des habitations provisoires.

L'équipe du Service civil international qui participe à ces travaux s'est renforcée de volontaires indiens venus d'Assam et d'autres régions du pays.

Cette tâche fournit à l'organisation une nouvelle occasion de réaliser son but le plus élevé — et c'est celui de tous les chantiers de volontaires internationaux : faire travailler les jeunes, de leurs mains, à une véritable collaboration des peuples.

Le Service civil international fut créé après la première guerre mondiale : des volontaires français et alle-



Le plus grand pont de l'Assam, celui de Ranganadi, mesurait près de 400 mètres de long. Il fut emporté par un véritable mur liquide qui dévala dans la plaine à la suite du séisme d'août dernier.

Après le tremblement de terre, d'énormes crevasses sillonnent les champs.

Secours d'urgence à la population : le Fonds international de Secours à l'Enfance a envoyé du lait que distribue une assistante sociale.



mands décidèrent alors de bâtir ensemble des maisons pour les paysans de la région de Verdun. Le mouvement prit de l'extension et d'autres camps s'organisèrent bientôt en Suisse, en France, en Angleterre et en Norvège pour secourir les victimes de tous les sinistres et de toutes les catastrophes.

Interrompus par la guerre, les travaux du Service civil ont repris depuis 1945 et le mouvement s'est considérablement développé.

Le but élevé que s'est fixé cet organisme était récemment exprimé dans une lettre adressée au Service de Reconstruction de l'UNESCO par la Secrétaire du Service civil international :

« Outre l'aide matérielle que ces volontaires apportent aux réfugiés d'Assam, écrit-elle, nous leur attachons une autre importance, moins facile à définir et à mesurer... »

« La petite équipe du S.C.I. qui travaille en Inde depuis février 1950 a déjà été rejointe par des volontaires indiens... Chaque membre du groupe a été frappé par l'intérêt de cette nouvelle expérience de travail manuel volontaire et désintéressé, entrepris côte à côte avec des hommes et des femmes d'autres pays et d'autres croyances. Ils ont été émus par l'attitude des populations parmi lesquelles ils travaillent et par un esprit de solidarité humaine qui ne tient compte d'aucune différence de race, de nationalité, de religion, de conception politique, de profession ou de classe sociale. »

« C'est parce que nous sommes convaincus que cette entreprise possède une réelle valeur éducative et qu'elle constitue un moyen positif « d'enseignement pour la paix » que nous sommes particulièrement heureux de voir l'UNESCO soutenir les camps d'Assam. »



① L'école du village de Denning s'est effondrée au cours du tremblement de terre, tandis que la maison des professeurs (à gauche) n'a subi que peu de dégâts. Les montagnes de Mishmi, que l'on voit à l'arrière-plan, portent les traces d'éboulements massifs. ② Des jeunes gens de Lakhimpour reconstruisent leur école.



Pour aider les écoles défavorisées, l'UNESCO crée une nouvelle "monnaie" internationale



Le Professeur Beatrice Hyslop (à gauche), présidente du Comité pour la reconstruction scolaire au Collège Hunter, reçoit des Bons d'Entraide d'un membre du bureau de l'UNESCO à New-York. Le Collège Hunter a envoyé ces Bons à la Faculté de Chimie et de Pharmacie de l'Université de Vienne.

LES BONS D'ENTRAIDE



L'Université de Vienne est la première à recevoir des Bons d'Entraide de l'UNESCO. Cette fondation souffre de la pénurie de matériel scientifique. Les Bons envoyés par le Collège Hunter.

CHACUN enfant dans le monde peut désormais venir en aide à ses camarades, les écoliers des pays moins favorisés, même s'il n'a pas le temps, le goût ou les moyens de réunir, d'emballer et d'expédier des livres ou du matériel scolaire. Il lui suffira désormais de participer à l'achat d'un Bon d'Entraide que des groupes d'enfants ou d'adultes peuvent envoyer aux écoles de leur choix.

C'est ainsi que le village d'enfants du Père Solina, en Sardaigne, recevait dernièrement de New-York une lettre expédiée par avion : elle contenait un rectangle de papier rouge et vert portant le numéro A-0001 — qui devait permettre aux jeunes orphelins de guerre du village d'acheter pour dix dollars de livres ou de matériel scolaire. Cet envoi de « devises » d'un genre nouveau marquait l'inauguration symbolique du programme de Bons d'Entraide de l'UNESCO. Le premier bon avait été acheté par un membre du personnel de l'organisation.

D'une valeur nominale de dix dollars, ces Bons d'Entraide pourront être souscrits sous forme de timbres spéciaux, par fractions de 25 cents par exemple. Achetés par carnets de quarante, ces timbres rouges seront vendus par les membres de divers groupements : écoles, universités, mouvements de jeunesse, clubs scientifiques, à leurs camarades, à leurs amis, à leurs voisins. Chacun n'aura ainsi qu'une petite somme à souscrire.

Des devises d'un genre nouveau

CEs bons constituent en fait, une nouvelle espèce de chèques ou de mandats internationaux. Ils peuvent remplacer les « monnaies fortes » pour l'achat de matériel scolaire ou d'équipement scientifique et culturel : il suffit pour cela de présenter le bon à l'un des fournisseurs accrédités par l'UNESCO dans une douzaine de pays, notamment au Canada, en Belgique, aux Etats-Unis, en France, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Suisse, en Tchécoslovaquie, en Grande-Bretagne et en Hongrie.

A New-York, l'UNESCO a installé un bureau spécial dans les locaux du nouveau siège des Nations Unies : il renseigne les groupements et organisations désirant participer au programme sur les besoins des écoles et des fondations dans les pays moins favorisés. Ce service de documentation joue un rôle particulièrement important puisqu'il permet aux organisations américaines d'entrer directement en contact avec des établissements nécessaires.

Lorsque les stocks de timbres qui leur ont été confiés sont vendus, les groupements envoient les sommes recueillies au bureau de l'UNESCO à New-York. Celui-ci leur adresse en retour des Bons d'Entraide d'une valeur égale, qu'ils font parvenir directement à l'institution ou à l'établissement de leur choix.

« Cette initiative de l'UNESCO a

très bien débuté en Amérique », déclare M. Luther Evans, directeur de la bibliothèque du Congrès des Etats-Unis et membre du Conseil exécutif de l'UNESCO.

« J'y vois l'une des meilleures méthodes mises en œuvre à ce jour pour permettre à l'homme de la rue de participer au travail d'une Institution des Nations Unies : c'est un programme aussi simple dans sa conception que dans sa réalisation. Je suis fier de penser que les Etats-Unis sont le premier pays à y participer. Les Bons d'Entraide offrent aux Américains une merveilleuse occasion d'envoyer des dons à des pays dévastés ou moins privilégiés et de le faire d'une manière qui les rapproche de ceux qu'ils soutiennent au-delà des océans et des frontières, afin de participer en commun à l'œuvre des Nations Unies. Ce plan fournit une activité rêvée à nombre de groupements et leur donne l'occasion de réaliser l'idéal de l'UNESCO : mettre les hommes en contact, quel que soit leur pays.

L'Entraide internationale des simples citoyens

OUTRE les vastes régions du monde dévastées au cours de la dernière guerre, il existe, nous le savons bien, des groupes importants dans divers pays que l'on peut qualifier de « défavorisés ». Ces populations sont éprises de progrès, mais ne peuvent réaliser leurs aspirations faute des ressources nécessaires. Plus de la moitié des enfants dans le monde sont privés d'écoles ; là où des écoles existent, elles ne disposent souvent que d'un matériel très primitif. L'équipement indispensable à la formation professionnelle fait généralement défaut : il y a pénurie d'outils, de machines à coudre, de balances, de cornues et autre matériel de laboratoire, d'auxiliaires audio-visuels et, souvent même, de manuels. Cette pénurie se fait sentir à tous les degrés de l'enseigne-

ment : de l'école primaire à l'université et au laboratoire de recherches. Aujourd'hui, grâce aux Bons d'Entraide, nous pouvons tous contribuer à y remédier. Les contacts personnels qui résulteront de cette action constituent l'élément le plus important du programme. Il existe, certainement, des millions d'Américains qui désirent aider leur prochain et connaître, par la même occasion, ceux qu'ils aident : c'est ce que l'on pourrait appeler l'entraide internationale des simples citoyens par opposition à celle des gouvernements. D'après les entretiens que j'ai eus avec mes collègues du Conseil exécutif de l'UNESCO, je sais que d'autres nations s'intéressent très vivement à ce programme. »

C'est à un groupe de professeurs du collège Hunter à New-York que revient l'honneur d'avoir ouvert la campagne aux Etats-Unis. Dix bons de dix dollars ont été adressés au professeur Franz Faltis, de l'Institut de chimie et de pharmacie de l'Université de Vienne. Dans la lettre jointe à cet envoi, Mlle Beatrice Hyslop, du collège Hunter, écrit :

« Nous sommes heureux que l'UNESCO nous ait fourni un moyen d'aider nos confrères étrangers à se procurer le matériel qui leur fait défaut, sans qu'il nous soit pour cela

nécessaire d'acheter et d'expédier ce matériel nous-mêmes. L'UNESCO nous informe que vous manquez tout particulièrement de verres de laboratoire ; nous espérons que vous utiliserez les Bons d'Entraide pour vous en procurer. En accusant réception de cet envoi, vous nous ferez plaisir en nous fournissant quelques indications sur ce que fait votre Faculté pour participer à l'œuvre de l'UNESCO. Nous avons, en tant que professeurs, de très grands devoirs : peut-être pourrions-nous mieux nous en acquitter en travaillant en commun. Nous espérons que vous réussirez dans cette entreprise, qui est la nôtre à tous. »

Dans toutes les Universités des Etats-Unis

BEAUCOUP de grandes organisations américaines participent au programme des Bons d'Entraide, notamment la Fédération générale des Clubs féminins, l'American Friends Service Committee (Quakers), et l'Association des Professeurs de l'Etat de New-York.

L'une des plus importantes, le Service mondial des étudiants, a annoncé son intention d'entreprendre au printemps, dans toutes les universités des Etats-Unis, une vaste campagne en faveur des Bons d'Entraide. Ce service est affilié au Fonds mondial de Secours aux étudiants, organisation internationale non gouvernementale dont le siège est à Genève et qui collabore depuis longtemps déjà au programme de reconstruction de l'UNESCO. Depuis le début de la guerre, le Fonds mondial a consacré près de 5.000.000 de dollars (1 milliard 750 millions de francs) à secourir les étudiants de divers pays : il a orga-

VOICI COMMENT FONCTIONNE

Le club scientifique du lycée de Z... a décidé d'aider un collège de Birmanie : celui-ci avait besoin de deux microscopes de 150 dollars chacun. L'UNESCO envoya à Z... toute la documentation.

Le Club scientifique se mit en campagne. Les membres achetèrent chacun au moins un timbre d'entraide. Le stock de 1.200 timbres était épuisé, à l'UNESCO un mandat de 300 dollars et reçut des Bons d'entraide de dix dollars, tirés à l'ordre du club.

UNESCO nationale



re institution à bénéficier des Bons d'Entraide de l'UNESCO à cause d'une grave pénurie de matériel scientifique. Les fonds serviront à l'achat de verres de laboratoire.

nisés des bibliothèques, aidés les réfugiés et fournis du matériel hospitalier. Il a fondé et gère des centres de repos pour étudiants en France, en Autriche, en Allemagne et en Italie.

Les Etats-Unis sont le premier Etat membre de l'UNESCO à entreprendre une campagne nationale en faveur des Bons d'Entraide, mais le programme est destiné au monde entier. L'UNESCO espère que, d'ici la fin de l'année, il aura été lancé dans plusieurs autres pays.

« Ce programme, a déclaré M. John W. Taylor, Directeur général-adjoint de l'UNESCO, est une entreprise humaine où chaque contribution, même la plus petite, rend service.

« Cette tâche, construire un monde dans lequel tous les hommes pourront jouir d'une vie pleine et heureuse, appartient à des spécialistes, des experts dont les vastes travaux s'échelonnent sur de longues périodes. Dans ces conditions, on ne peut leur demander de se pencher sur des cas particuliers. Mais le temps passe, sans apporter de réponse aux difficultés individuelles.

« C'est là qu'intervient le programme des Bons d'Entraide de l'UNESCO. Chacun d'entre nous, en participant aux activités normales de sa collectivité, peut aider personnellement quelqu'un de moins privilégié. En achetant des timbres ou des bons, il sentira qu'il contribue directement, personnellement et de manière pratique, à la cause de la compréhension internationale. »



LES ÉCOLIERS DANOIS ACHÈTENT DES "BRIQUES" POUR CONSTRUIRE UNE ÉCOLE EN GRÈCE

Àu début de l'année dernière, l'UNESCO lançait un appel en faveur de quelque 340.000 enfants grecs dont la vie avait été bouleversée par neuf ans de guerre, d'occupation et de luttes civiles. Des particuliers de nombreux pays répondirent généreusement à cet appel et bientôt les francs, les livres et les dollars affluaient au fonds de reconstruction de l'UNESCO.

Cependant, au Danemark, un important service d'entraide *Mellemfolkeligt Samvirke* décidait d'apporter plus qu'une simple contribution financière. Sous les auspices de l'UNESCO, un groupe d'étudiants danois, tous maçons qualifiés, fut envoyé en Grèce pour participer à la reconstruction du pays.

Au mois de septembre dernier, ces dix jeunes gens arrivaient au village d'Agnandero près du Mont Olympe. Armés de pioches et de pelles, de marteaux et de truelles, ils se mirent immédiatement au travail : ils allaient achever la construction de l'école du village qui, commencée bien avant la guerre, n'avait jamais été terminée. Ils eurent vite fait de gagner l'amitié et l'estime des villageois.

Pour financer cette entreprise, *Mellemfolkeligt Samvirke*, en collaboration avec la Commission nationale danoise pour l'UNESCO, organisa dans toutes les écoles du Danemark une collecte d'un genre nouveau. Inaugurée à Noël par un discours radiodiffusé du ministre de l'Éducation, cette campagne s'adresse à 130.000 écoliers danois qui achètent toutes les semaines pour vingt öre (environ 7 francs), une « brique » destinée à la construction de l'école d'Agnandero. Chaque fois qu'un enfant danois achète l'une de ces briques symboliques de papier, il vient la coller sur un grand tableau représentant l'école que ses compatriotes bâtissent en Grèce.

On lit sur le tableau cette question : « Pourquoi les Danois doivent-ils aider l'UNESCO ? » Et la réponse : « Parce qu'avec nos belles écoles, nous sommes beaucoup plus favorisés que des millions d'enfants dans le monde ».

En vendant un million de briques de papier, *Mellemfolkeligt Samvirke* espère réunir, d'ici le premier mai, 125.000 couronnes danoises. Le Gouvernement danois, pour sa part, a offert de verser une somme égale, permettant ainsi de constituer un fonds de 250.000 couronnes (environ neuf millions de francs) pour l'achat de « vraies » briques, de tuiles et de bois destinés à la construction de l'école d'Agnandero.

Depuis le début de la campagne, plus de cinq cents écoles primaires et secondaires à travers le Danemark ont décidé de participer à la « course aux briques ». A la mi-février, six nouvelles écoles par jour demandaient à se joindre à cette campagne.

La construction de l'école d'Agnandero n'est que l'une des multiples acti-

vités du *Mellemfolkeligt Samvirke* — qu'on pourrait traduire par *Entraide populaire internationale*.

Le pays était encore occupé par les Nazis lorsque, en 1944, diverses associations civiques danoises se réunirent pour étudier les mesures à prendre en vue de la reconstruction de l'Europe.

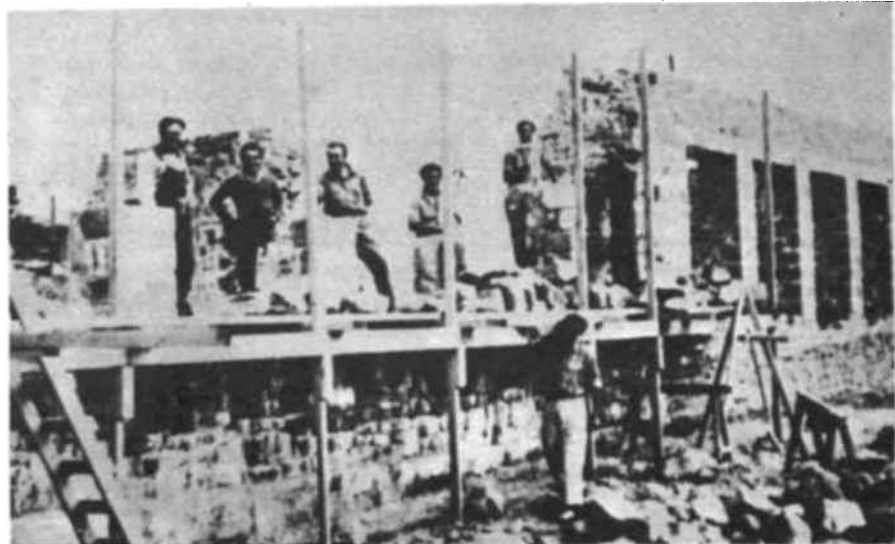
et en Pologne, ils apportèrent des secours à des milliers d'enfants.

Après plusieurs années de travail dans les régions dévastées, l'*Entraide populaire internationale* décida d'entreprendre une œuvre de reconstruction de plus longue haleine : l'appel de l'UNESCO en faveur de la Grèce lui



Grâce aux briques de papier qu'achètent ces jeunes Danoises, les enfants d'Agnandero auront bientôt une nouvelle école.

L'équipe des étudiants danois sur le chantier d'Agnandero.



Dès la fin des hostilités, au printemps de 1945, le nouvel organisme envoyait trente-cinq infirmières dans l'extrême nord de la Norvège pour y soigner les réfugiés. Il entreprit également de recruter des équipes de volontaires pour les travaux manuels de reconstruction.

Depuis la fin de la guerre, plus de neuf cents jeunes gens, appartenant au *Mellemfolkeligt Samvirke*, ont participé à la reconstruction des nations dévastées par la guerre et notamment des pays ex-ennemis. En Finlande, ils construisirent des habitations provisoires; en Hollande, ils contribuèrent à la récupération des terres inondées; en Autriche

présentait un terrain d'action à sa mesure.

En collant leurs « briques » de papier, les écoliers danois participent au travail de l'UNESCO; ils apprennent ainsi à mieux connaître l'œuvre des Nations Unies et de ses Institutions spécialisées pour la création d'un monde pacifique.

Si l'on en juge par la quantité de briques UNESCO qui se vendent au Danemark à l'heure actuelle, les petits Danois ont fort bien compris leur rôle. Et de Grèce, l'équipe de volontaires écrit : « L'école que nous construisons à Agnandero sera bientôt terminée. Qu'allons-nous bâtir ensuite ? »

ANNONCE LE PROGRAMME DES BONS D'ENTRAIDE DE L'UNESCO



œuvre du lycée. En quelques jours, le Club envoie et retour trente collèges birman.



Ils furent envoyés en Birmanie, accompagnés d'une lettre adressée par les écoliers américains à leurs camarades d'Extrême-Orient, dans laquelle ils leur promettaient l'arrivée des microscopes.



Quinze jours après, l'enveloppe arrivait dans un laboratoire aux environs de Rangoon; les écoliers birmans purent alors envoyer leurs bons au fournisseur de matériel accrédité par l'UNESCO.



Enfin, quelques semaines plus tard, une grande caisse était livrée au laboratoire. Elle contenait les microscopes tant espérés... et les jeunes Birmans annonçaient la bonne nouvelle à leurs amis.



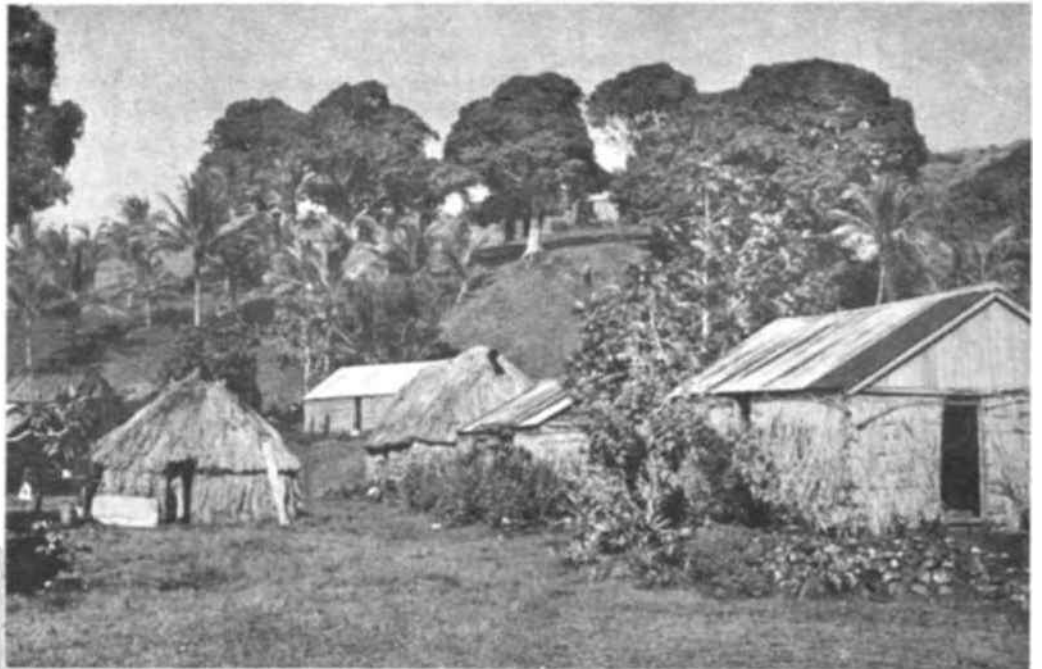
Aujourd'hui, les élèves des deux écoles correspondent. C'est la promesse d'une amitié internationale basée sur les sentiments communs d'étudiants, habitants d'un seul monde : celui de la science.

ON PEUT ATTENDRE BEAUCOUP DE L'EXPÉRIENCE-TÉMOIN DU PACIFIQUE SUD

DEPUIS 1949, une révolution pacifique s'est opérée dans la vie des quelque cinq cents habitants de **Moturiki**, petite île de l'archipel des Fidji. Elle a son origine dans une décision prise à Nouméa par le Conseil de Recherches de la Commission du Pacifique Sud. Ce projet, qui fut adopté quelques semaines plus tard par la Commission elle-même, devait amener l'amélioration des conditions de vie dans les territoires dépendant de cette commission, en tirant parti uniquement des ressources locales.

Constituée en 1947 par les Gouvernements de l'Australie, des Etats-Unis, de la France, de la Nouvelle-Zélande, des Pays-Bas et du Royaume-Uni, la Commission du Pacifique Sud est un organisme régional ayant pour but de développer le bien-être social et économique dans les territoires non-autonomes de cette zone.

Pour établir son projet, la Commission prit contact avec le gouvernement des Fidji et lui demanda de choisir un site particulièrement favorable à la conduite d'une expérience-témoin. Un voyage à Moturiki convainquit le directeur de l'Éducation de l'archipel que cette île présentait les conditions les plus favorables à une première expérience.



NASESARA, village principal de l'île de Moturiki. Un des premiers buts de l'expérience-témoin, entreprise sous les auspices de la Commission du Pacifique Sud, est l'amélioration de l'habitat.



LES HABITANTS DES ILES FIDJI : Pour se rendre au marché le plus proche, dans la grande île d'Ovalau, les habitants de Moturiki doivent traverser un bras de mer.

Longue seulement de 9 kilomètres, sa largeur ne dépassant jamais 3 km. 200, Moturiki est située au large de la grande île d'Ovalau. Ses dix villages ont une population globale de 527 habitants. Sa superficie réduite et sa faible population font de l'île un terrain d'expérience idéal.

Cette « expérience-témoin pour le développement des communautés » — pour lui donner son titre exact — devait se faire avec la coopération des habitants : il s'agissait de les amener à améliorer par eux-mêmes leurs conditions de vie grâce à de meilleures méthodes d'éducation, d'agriculture, d'utilisation des sols, de construction et d'hygiène. L'expérience de Moturiki devait permettre de mettre en œuvre d'autres projets plus étendus dans la région du Pacifique Sud.

Les travaux furent confiés à une équipe composée uniquement de Fidjiens avec l'assistance des représentants de la Commission et des autorités locales : l'administrateur, les directeurs de l'Enseignement, des Services de Santé et de l'Agriculture, etc.

L'équipe arriva à Moturiki en février

1950. Dirigée par Elik Seru, instituteur de 32 ans, elle comprenait également une infirmière, un garde forestier, un spécialiste de l'artisanat, un maître maçon et un inspecteur du Service de Santé.

Première enquête... premiers travaux

SA première tâche fut d'étudier les divers aspects de la vie à Moturiki : santé, habitat, enseignement, situation de la femme au foyer, vie sociale, ressources naturelles, etc. C'est ainsi que l'on examina, par exemple, les dimensions de chaque maison, le nombre de ses habitants, l'état des fondations, des planchers, des murs, des plafonds, l'évacuation des eaux, la ventilation. Vingt-sept aspects différents de la vie de l'île furent ainsi étudiés en détail.

Les communications entre Moturiki et les îles avoisinantes furent considérablement améliorées par l'installation de la radio. En dix heures, les indigènes avaient érigé une antenne de 35 mètres de haut, et la radio fonctionnait.

Dès le mois de juin, l'enquête ini-

tiale était terminée et l'équipe regagnait la capitale pour y faire son rapport. Deux mois furent consacrés à l'élaboration du programme des travaux et, en août, le plan était en voie de réalisation.

Voici les éléments principaux du programme qui transformera la vie à Moturiki :

1° Il a été créé un fonds pour le développement des communautés, constitué par un prêt sans intérêt de cinq cents livres sterling, accordé par la Commission du Pacifique Sud. Cette mesure fut approuvée par un vote des habitants.

2° Afin d'améliorer la production agricole de l'île, les plantations de cocotiers ont été remises en valeur, on a planté des patates douces et trois jeunes gens de l'île ont été envoyés dans la capitale pour y apprendre les nouvelles méthodes d'élevage. Une charrette, une herse et une paire de bœufs ont été envoyés à Moturiki pour permettre un essai de culture de riz.

3° Le garde forestier a entrepris de persuader les habitants de l'île de renoncer à leurs méthodes traditionnelles de défrichage par le feu. Il a, d'autre part, établi un plan d'exploitation forestière.

4° Le département de la Santé des Fidji a accepté de fournir le matériel nécessaire à l'installation au village de Nasauviki d'une maternité et d'une clinique. En même temps, la population de Moturiki était soumise à un examen de contrôle antituberculeux et dix-neuf habitants étaient envoyés à l'hôpital d'Ovalau pour y subir un examen plus poussé.

5° Pour protéger de l'action du soleil les toits de tôle ondulée, on entreprend actuellement de les recouvrir de roseaux ; on fore, également, des pui-

sards pour améliorer les conditions sanitaires.

Dans toutes ces entreprises, les membres de l'équipe se sont soigneusement abstenus de toute innovation qui ne fût préalablement approuvée par la population. Chaque mesure proposée est d'ailleurs discutée par un comité pour le développement de Moturiki que préside le chef de l'île.

Une œuvre aux aspects multiples

MOTURIKI n'est que l'un des terrains d'expérience de la Commission du Pacifique Sud ; celle-ci s'est en effet donné pour tâche d'améliorer l'enseignement, la santé et les conditions de vie dans de nombreuses îles de cette vaste zone. Parmi ces projets, certains ne visent qu'à donner une connaissance plus approfondie des problèmes posés, d'autres, comme celui de Moturiki, sont de véritables expériences-témoins. Il s'agit, en général, d'entreprises coopératives menées par la Commission en collaboration avec les autorités et les populations intéressées.

C'est là une œuvre aux aspects multiples qui comporte aussi bien des campagnes contre les insectes nuisibles et les mauvaises herbes que l'instauration de nouvelles méthodes d'enseignement ; elle englobe le développement des pêcheries ainsi que la lutte contre les maladies tropicales et la tuberculose.

Ces expériences, ces travaux ouvrent une nouvelle phase de la coopération dans une région où les différences culturelles, l'inégalité du développement économique et social et la disparité des ressources naturelles sont assez faibles pour permettre la solution globale de problèmes beaucoup plus importants.



LES MEMBRES DE L'ÉQUIPE SONT TOUS FIDJIENS : (de gauche à droite) Nemani Driu, inspecteur de la santé ; Pataresia Vosavakarau, spécialiste de l'artisanat ; Elik Seru, instituteur et chef d'équipe ; Lusiana Boila, infirmière ; Aporosa Duwai, maître maçon ; et Salasi Seru, conseiller agricole.



AMÉLIORER LES CONDITIONS D'HYGIÈNE : Nemani Driu (à gauche), et l'instituteur du village, examinent, près de l'école de Nasauviki, l'eau d'un puits qui peut-être contient des parasites nuisibles. M. Driu et son assistante s'efforcent, d'autre part, de guérir les maladies de peau dont souffrent beaucoup d'habitants de Moturiki.

L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS SCIENTIFIQUES de France tient à l'UNESCO sa première séance publique

Aussi massif, aussi inéluctable qu'une montagne, un fait domine notre époque : l'humanité est entrée dans l'âge de la science.

Chacun de nous a beau jeu d'apprécier selon son tempérament la portée et la valeur d'une telle révolution, l'une des plus importantes conséquences de l'histoire de la civilisation. Mais on ne domine pas mieux une situation inédite en se livrant aux aveugles actions de grâce d'un puéril optimisme qu'en s'abandonnant aux paniques d'un pessimisme sénile. Face au raz de marée de la science, la seule attitude saine est de sauvegarder les pouvoirs de notre raison. Regarder l'événement dans les yeux, en analyser la structure, en chercher les ressorts et les leviers, tenter d'en adapter l'irrésistible développement à la vie humaine et de l'intégrer aux rapports sociaux, voilà sans doute l'une des tâches les plus urgentes de notre siècle.

C'est pour contribuer à ce développement de la connaissance et à la formation de l'opinion publique que s'est formée, le 10 juin 1950, l'Association des écrivains scientifiques de France (1). Le 19 janvier 1951, elle tenait, dans les salons de l'UNESCO, sa première séance publique, consacrée à la diffusion de la Science.

La séance fut ouverte par M. J. Torres Bodet, Directeur général de l'UNESCO, qui précisa la place de la Science dans l'Humanisme moderne. « Cette place — dit-il — est grande. Elle devra encore s'accroître. Elle ne saurait cependant être exclusive. Au surplus, cette question de l'intégration de la Science dans l'Humanisme est plus complexe et plus nuancée qu'il ne peut y paraître au premier abord. C'est que la Science n'est pas seulement le talisman qui transfigure les conditions matérielles de la vie et qui ouvre d'infinies possibilités à l'action humaine. Elle est aussi une clef pour la connaissance pure; enfin elle n'est pas exempte d'une certaine inflexion morale. »

Et, en terminant, M. Torres Bodet élargit à l'échelle mondiale — qui est celle de l'UNESCO — la portée de cette réunion en déclarant : « Notre Département des Sciences exactes et naturelles comporte une Division de Diffusion de la Science qui, à l'échelle internationale, se préoccupe de la plupart des questions qui intéressent votre société. Cette Division, avec laquelle vous avez déjà eu de nombreux contacts, sera heureuse de travailler en liaison avec votre Asso-



LES ÉCRIVAINS SCIENTIFIQUES DE FRANCE tiennent leur première réunion à l'UNESCO. De gauche à droite : MM. Briand, du Ministère de l'Information; François Le Lionnais, président de l'Association; Torres Bodet, Directeur général de l'UNESCO; Pierre-Olivier Lapie, Ministre de l'Education nationale; Louis de Broglie, membre de l'Institut.

ciation comme avec les Associations d'écrivains scientifiques déjà établies en Autriche, au Danemark, aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. Nous souhaitons que d'autres nations imitent votre exemple et que vous soyez rapidement assez nombreux pour que nous puissions contribuer à la création d'une Fédération internationale des Associations d'écrivains scientifiques. Car dans notre monde resserré, les initiatives nationales n'ont la valeur que d'une première étape. Elles ne seraient rien si elles ne se prolongeaient et ne se couronnaient par la coordination internationale de toutes les intelligences et de toutes les bonnes volontés. »

M. François Le Lionnais, Président de l'Association des écrivains scientifiques de France, insista en ces termes sur le rôle de la pensée scientifique dans la société contemporaine : « Il n'est plus possible de concevoir le temps de l'instruction comme limité à une courte période de la vie. C'est après son départ de l'école, c'est tout au long de son existence, c'est chaque jour de sa vie, que tout homme doit continuer à s'informer des progrès de la science. »

UN GUIDE SÛR
Le discours de M. P. Auger, Directeur du Département des Sciences exactes et naturelles de l'UNESCO, rappela aux écrivains scientifiques que

s'ils ont le devoir de ne pas ignorer la science dont ils parlent, ils doivent se souvenir qu'ils sont aussi des écrivains.

« Ainsi donc — déclara-t-il — je comparerai l'écrivain scientifique au guide de montagne qui entraîne un alpiniste ardent mais maladroit vers une cime splendide, aperçue de loin. Le guide doit connaître parfaitement son terrain; bien entendu, il doit être prêt à répondre par anticipation aux menus accidents, chutes ou glissades qui peuvent se présenter. Sa sûreté constante doit lui attirer une confiance complète... »

« Il lui faut séduire, il lui faut créer le climat de l'enthousiasme et de la confiance. Les difficultés seront abordées ensuite carrément : pas de tromperie ni en plus ni en moins sur leur importance. »

La double appartenance de M. Louis de Broglie, à l'Académie des Sciences et à l'Académie française est la meilleure garantie de ces deux qualités majeures dont M. Auger rappelait la nécessité. M. de Broglie — qui est, au surplus, Président d'honneur de l'Association des écrivains scientifiques de France — développa la position du savant devant le problème de la vulgarisation scientifique : « Par ses habitudes et sa formation d'esprit — reconnut-il — le savant préférerait en général se cantonner dans ses travaux de

spécialiste et contribuer ainsi directement au progrès de la Science plutôt que d'exposer, sous la forme toujours un peu simplifiée de la vulgarisation, les résultats obtenus par lui-même ou par ses pairs. Cette tendance est naturelle, et dans une certaine mesure légitime, puisque c'est par la recherche spécialisée, et non par la vulgarisation, que la Science peut avancer. D'ailleurs beaucoup de savants éminents ne possèdent pas les dons d'exposition un peu particuliers que la vulgarisation requiert. Le danger est alors que la vulgarisation ne soit faite par des personnes mal averties des derniers résultats de la Science ou qui les ont mal interprétés ou encore par des auteurs qui, visant surtout des buts mercantiles, sont plus soucieux d'avoir un grand nombre de lecteurs que de les instruire sérieusement et tendent par suite à abaisser le niveau de leur exposé pour paraître plus accessibles, et cela au détriment de l'exactitude. »

LA SCIENCE EN CONTACT AVEC LE MONDE

ENFIN, M. P.-O. Lapie, ministre de l'Education nationale, devait apporter le point de vue du gouvernement français sur le rôle maintenant essentiel de la diffusion de la pensée scientifique : « Alors que les sciences, du fait même de leurs progrès, se fractionnent et se spécialisent de plus en plus, l'écrivain scientifique empêche qu'elles ne deviennent une sorte d'esotérisme, réservé à une toute petite élite travaillant en vase clos. Il remet la Science en contact avec le monde, en mettant le monde en contact avec la Science. Combien de vocations n'a-t-il pas suscitées, orientées, canalisées? Les savants, de leur côté, soucieux de maintenir à un niveau élevé leur culture générale, se tiennent, grâce à lui, au courant des disciplines plus ou moins éloignées de celles qu'ils pratiquent, ce qui est absolument indispensable à leurs propres travaux. Il y a là une opération de synthèse profitable aussi bien à la masse des esprits simplement avides de savoir et de comprendre qu'aux plus éminents savants eux-mêmes. »

(1) Voir le compte rendu que nous en avons donné dans le « COURRIER DE L'UNESCO », n° 8, vol. III, septembre 1950.

ASPECTS DE LA SCIENCE CONTEMPORAINE

C'est en se mettant à l'ÉCOUTE DES ÉTOILES que progresse la radio-astronomie

L'ESSENTIEL de ce que nous connaissons de l'univers entourant notre planète, nous vient par l'intermédiaire des ondes lumineuses. C'est donc à l'œil nu, puis à l'aide du télescope que se firent les premières observations astronomiques. Avec le développement de la photographie, il devint possible de fixer les images perçues, mais il s'agissait toujours de messages lumineux visibles ou d'ondes voisines, en longueur, de celles de la lumière. Plus tard, lorsqu'on put fabriquer des plaques photographiques sensibles aux rayons infra-rouges (invisibles à l'œil nu), d'autres observations purent être recueillies — portant sur des étoiles trop froides pour émettre des rayons visibles, mais déversant sans cesse une multitude d'ondes plus longues — les infra-rouges.

Pour un physicien, le terme « radiation » englobe non seulement les rayons visibles, mais aussi toute la gamme des ondes plus courtes (rayons ultra-violet, rayons X et même rayons gamma émanant de matières ra-

dio-actives), et plus longues (tels que les rayons infra-rouges et les ondes hertziennes). Un corps incandescent, tel qu'une étoile, émet toutes ces variétés d'ondes en quantités variables selon la température de l'astre. Les gam-

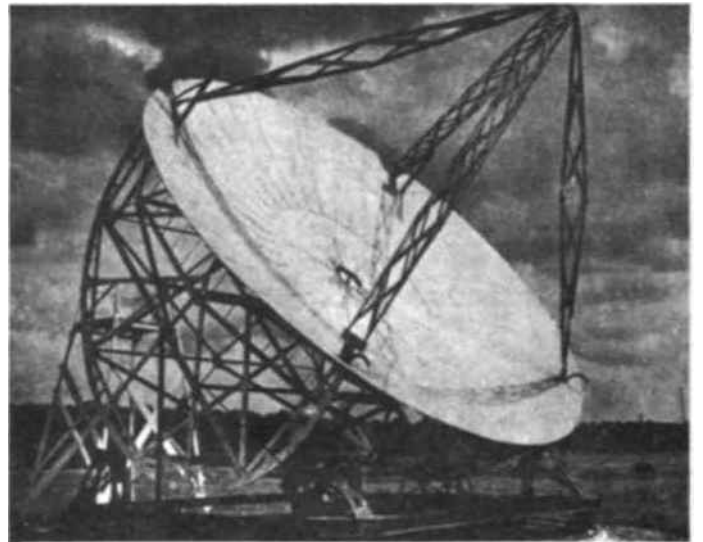
par
Ira M. FREEMAN

mes plus courtes ont peu de chances de pouvoir traverser l'atmosphère terrestre, mais les ondes plus longues, et notamment les ondes hertziennes, qui atteignent la terre, peuvent nous apprendre beaucoup de choses sur les étoiles et les espaces qui les séparent.

Le physicien anglais sir Oliver Lodge avait déjà envisagé ces possibilités il y a plus d'un demi-siècle, mais il n'avait pu mettre en évidence de telles radiations. C'est en 1932 que le radio-électricien K. G. Jansky, des Laboratoires Bell, aux Etats-Unis, qui tentait de déceler les parasites

provoqués par un orage, distinguait des signaux électro-magnétiques en provenance du firmament. Il se servait d'une antenne de radio, orientée à volonté de façon à pouvoir capter les signaux provenant d'un point quelconque de la voûte céleste; il constata que, même en l'absence de perturbations atmosphériques, il était possible de capter de faibles signaux, semblant provenir de divers points situés en direction de la Voie Lactée. Ainsi naquit la radio-astronomie.

★
ON appelle Voie Lactée, le groupe d'étoiles que l'on peut voir par nuit claire, s'étendant comme une bande faiblement lumineuse à travers le ciel. Celles situées dans la partie de l'Univers qui nous est visible sont disséminées à travers une région de l'espace ayant la forme d'une lentille. Cette population d'étoiles constitue notre galaxie, dont le système solaire occupe un point à peu de distance du bord. La Voie Lactée représente simplement l'aspect que prennent ces étoiles vues de la terre et si nous regardons en direction des bords de la « lentille », nous voyons beaucoup plus d'étoiles que dans toute autre direction. Environ cinq ans après les premières observations de Jansky, un savant américain, Grote Reber, construisit un énorme réflecteur d'ondes hertziennes pour explorer le firmament; un groupe d'astronomes anglais entreprit également des recherches dans le même sens. Ils constatèrent assez vite qu'ils captaient de puissants signaux électro-magnétiques en provenance de plusieurs points situés dans la région de la Voie Lactée, mais que ces points ne coïncidaient avec aucune des étoiles les plus brillantes. Les signaux semblaient plutôt provenir des vastes nuages de gaz et de poussières occupant les énormes intervalles entre les milliards d'étoiles de notre système stel-



LE RADIO-TÉLESCOPE, dont s'est servi Reber pour capter les signaux électro-magnétiques : cet immense réflecteur peut être orienté à volonté vers n'importe quel point du ciel.

laire. On pense que le mouvement des électrons dans ces régions serait à l'origine des radiations.

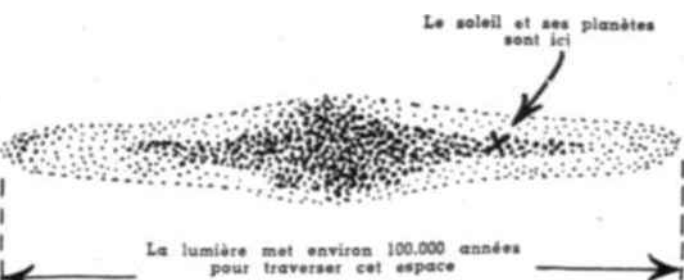
★
EN accordant un récepteur radio-phonique relié à un radio-télescope, les astronomes ont pu dresser des cartes des sources de rayonnement hertzien disséminées à travers l'espace. Jusqu'à présent, des observations effectuées dans le nord et le sud du firmament ont permis de localiser une certaine de sources d'ondes électro-magnétiques dont deux ou trois seulement semblent provenir d'étoiles visibles. Des astronomes australiens ont constaté que l'une des sources de ces ondes semble coïncider avec la nébuleuse du Crabe — énorme masse de gaz chauds résultant d'une supernova ou explosion stellaire, qui s'est produite en 1045. Récemment, des observateurs britanniques ont réussi, pour la première fois, à capter des signaux électro-magnétiques en provenance d'une masse extérieure à notre Voie Lactée, la grande nébuleuse d'Andromède. Cet « Univers-Île », notre plus proche voisin dans l'espace, se

trouve à 700.000 années-lumière de la terre. Andromède semble en de nombreux points analogue à notre galaxie et c'est là une ressemblance de plus avec elle.

Le soleil, dont nous recevons sans cesse les radiations visibles, émet également des ondes électro-magnétiques en quantités à peine décelables en temps normal. A certains moments, cependant, l'intensité de ces émissions se multiplie par cent ou mille; ces phénomènes sont parfois en rapport avec les taches du soleil ou avec des éruptions solaires. Ces brusques jaillissements d'énergie solaire font actuellement l'objet de nombreuses recherches, parce qu'ils peuvent amener des perturbations dans les émissions radio-phoniques terrestres portant sur de longues distances. En outre, grâce à ces travaux, les astronomes apprendront sans doute beaucoup sur la structure physique du soleil.

Ceux de nos lecteurs qui le désirent peuvent obtenir une bibliographie sur le sujet traité ci-dessus en s'adressant à la Division pour la Diffusion de la Science, UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris.

UNE COUPE CENTRALE DE NOTRE GALAXIE



Notre galaxie contient environ cent milliards d'étoiles. Les poussières cosmiques qui s'étendent entre les étoiles sont probablement la source de ces mystérieux « bruits » de radio que nous recevons de l'espace. On connaît des centaines de millions d'autres galaxies.

Les Nations Unies et les Jeunes

UN livre consacré à l'œuvre des Nations Unies et de leurs Institutions spécialisées en faveur de l'enfance vient de paraître à New-York sous le titre : « *Des Partenaires — Les Nations Unies et la Jeunesse* » (1); il a pour auteurs Mme Eleanor Roosevelt et une journaliste américaine, Miss Helen Ferris. Abondamment illustré, l'ouvrage évoque les secours et l'aide que les grandes organisations internationales telles que l'UNESCO, l'Organisation Mondiale de la Santé, le Fonds international de Secours à l'Enfance, l'Organisation internationale pour les Réfugiés et l'Organisation pour l'Alimentation et l'Agriculture ont apportés aux enfants de nombreux pays.

« Les Nations Unies accordent une place importante aux jeunes », déclarent les auteurs. « Dans l'avenir, chaque entreprise des Nations Unies aura pour principal objectif d'édifier pour la jeunesse un monde meilleur. Dans tous les pays, des équipes de l'O.N.U. collaboreront avec les gouvernements pour donner aux enfants et aux adolescents une meilleure alimentation, des soins médicaux adéquats, des écoles plus nombreuses et, en général, une vie plus heureuse. »

En feuilletant cet ouvrage, le lecteur trouvera beaucoup de récits émouvants dont les héros sont des enfants de trente-cinq pays. Voici Hana, de Lidice, en Tchécoslovaquie, qui, perdue pendant cinq ans, retrouva ses parents grâce aux efforts de l'OIR; le petit Egyptien, Abed, qui découvre comment l'OMS combat et vient à bout de maux millénaires, et Kyria, jeune fille grecque, à qui l'UNESCO a montré le chemin d'une vie nouvelle.

Accompagnés de belles photographies, ces récits nous font partager l'existence de ces milliers de petites victimes de la guerre et de la misère qui, grâce aux secours des organisations internationales, peuvent se préparer une vie meilleure. Au travail, comme dans leurs jeux, ils apprennent à se connaître et à se comprendre : ils deviennent amis, franchissant ainsi les obstacles de tout ordre — politiques, sociaux, géographiques — qui les séparent. Nous voyons comment cette amitié s'est développée par la vie en commun dans les camps de travail, les villages d'enfants et les conférences de jeunes, comment cette jeunesse, née dans la misère, bénéficie aujourd'hui d'une instruction technique et pratique qui doit lui permettre d'accéder à une vie plus libre.

Une bonne partie de ce compte rendu de l'action des Nations Unies en faveur des jeunes est consacrée aux multiples activités de l'UNESCO dans ce domaine : les auteurs évoquent ainsi la constitution de la Fédération internationale des Communautés d'enfants et l'organisation des Chantiers internationaux de Volontaires. D'autres chapitres décrivent en détail les travaux poursuivis par l'Organisation en vue d'étendre et d'améliorer l'enseignement à tous les degrés, de susciter l'intérêt pour la recherche scientifique, de faciliter les échanges culturels et enfin de montrer aux jeunes le rôle qu'ils peuvent jouer pour assurer le triomphe des libertés et des droits fondamentaux de l'homme.

(1) « PARTNERS : THE UNITED NATIONS AND YOUTH ». Ed. Doubleday and Co., Garden City, New York. Prix : 3 dollars.



LES NATIONS UNIES TRAVAILLENT POUR LES JEUNES — Au Pakistan : Un médecin de l'Organisation Mondiale de la Santé vaccine les élèves d'une école de Karachi.



En Allemagne : L'heure du chant dans un camp d'enfants de l'Organisation internationale pour les Réfugiés, près de Nuremberg.



En Amérique centrale : Le lait que boivent ces petites Indiennes du Guatemala leur est envoyé par les soins du Fonds international de Secours à l'Enfance.



Anniversaires mars 1951

L'ABOLITION DU SERVAGE EN RUSSIE.

Pour les étudiants de Saint-Petersbourg et de Moscou, que l'Europe nommait avec horreur les « nihilistes » le TSAR ALEXANDRE II était tout au plus un autocrate hésitant. Pour la noblesse et l'armée, il était un « libéral » déplorablement influencé par les idées de l'Occident. A cause de ses hésitations, probablement, il périt assassiné, le jour même où il venait de signer un décret de réformes que son fils abrogea tout aussitôt. Mais, vingt ans auparavant, son libéralisme avait du moins détruit une des plus pénibles survivances du Moyen Age : le servage. A la suite d'une pétition des propriétaires polonais de Lithuanie, le Tsar avait autorisé la formation de « comités pour améliorer la condition des paysans ». Puis, sans prendre avis de ses conseillers ordinaires, il communiqua ces instructions à toutes les provinces où régnait le servage : partout se

formèrent des comités, chargés de résoudre les innombrables problèmes d'intérêts et de droits que pouvait entraîner l'émancipation des hommes de la glèbe. Enfin, le 3 mars 1861, ALEXANDRE II proclama la loi célèbre.



HOLMES, LE JUGE

D'une famille aristocratique et littéraire, naquit à Boston, le 8 mars 1841, OLIVER WENDELL HOLMES, qui fut blessé quatre fois à la guerre civile, puis, sans enseigner autre chose que le droit, enthousiasma des générations d'étudiants. Il écrivit un livre de jurisprudence, qui se vendit comme un roman. Enfin, pendant plus de trente ans, il siégea à la Cour Suprême des Etats-Unis; il y fut par excellence le juge libéral et même, disait-on, « radical ». Il agissait contre les trusts et pour les syndicats ouvriers; les socialistes américains le considéraient un peu comme leur homme. Or, M. HOLMES était resté bostonien distingué et n'avait pas le moindre goût pour les réformes hâtives et populaires. Seulement, il croyait à la justice et serait mort pour la liberté d'autrui. « Si le peuple, disait-il, veut faire l'expérience, on n'a pas le droit de l'en empêcher. » Il n'était pas pacifiste non plus. Mais, lorsqu'un tribunal refusa la citoyenneté américaine à une immigrante pacifiste, il protesta : « S'il y a un principe de la Constitution qui exige plus d'attachement qu'un autre, c'est celui de la liberté d'opinion : non pas la liberté pour ceux qui pensent comme nous, mais la liberté pour la pensée que nous détestons. » Et, comme l'immigrante appartenait à la société des Quakers, M. HOLMES ajoutait : « Les Quakers ont contribué à faire ce pays. Je n'avais pas cru, jusqu'ici, que nous regrettions de ne pouvoir les expulser sous prétexte qu'ils ont plus de foi que certains d'entre nous dans l'enseignement du Sermon sur la Montagne. »

NOVALIS. Héros d'un roman inachevé, Heinrich von Ofterdingen cherche, parmi des épreuves dignes des chevaliers du Graal, une fleur mystique qui n'est pas seulement la poésie : l'auteur s'était mis en quête d'une beauté plus élevée encore que celle de ses « *Geistliche Leier* » et même des « *Hymnes à la nuit* » qu'il avait écrits à la mort de sa fiancée. Pionnier du Romantisme allemand, il voulait accomplir ce dont Wagner, plus tard, rêverait à son tour : la création d'un art nouveau, à la mesure du monde, qui harmonisât la poésie et la vie, la science et la religion. Il eut à peine le temps d'ébaucher cette œuvre gigantesque. Le 25 mars 1801, la ville de Weissenfels apprit la mort d'un de ses fonctionnaires, Friedrich Leopold von HARDENBERG, « connu en littérature sous le nom de NOVALIS ». Il avait vingt-neuf ans.



PIETER CORNELISSEN HOOFT.



Le plus brillant des écrivains hollandais du XVII^e siècle naquit à Amsterdam, le 16 mars 1581. Il avait à peine dix-sept ans lorsqu'il fut admis au cercle littéraire « *In Liefde Bloeiende* » (l'Amour en fleur), devant lequel il présenta sa première tragédie. La seconde, qui s'intitule *Thésée et Ariane*, ne vit le jour que quatre ans plus tard : entre temps, HOOFT avait accompli l'indispensable voyage à Paris, Florence et Rome, dont rêvaient alors tous les jeunes poètes. A son retour, protégé du prince d'Orange et pourvu de charges rémunératrices, il parut se consacrer

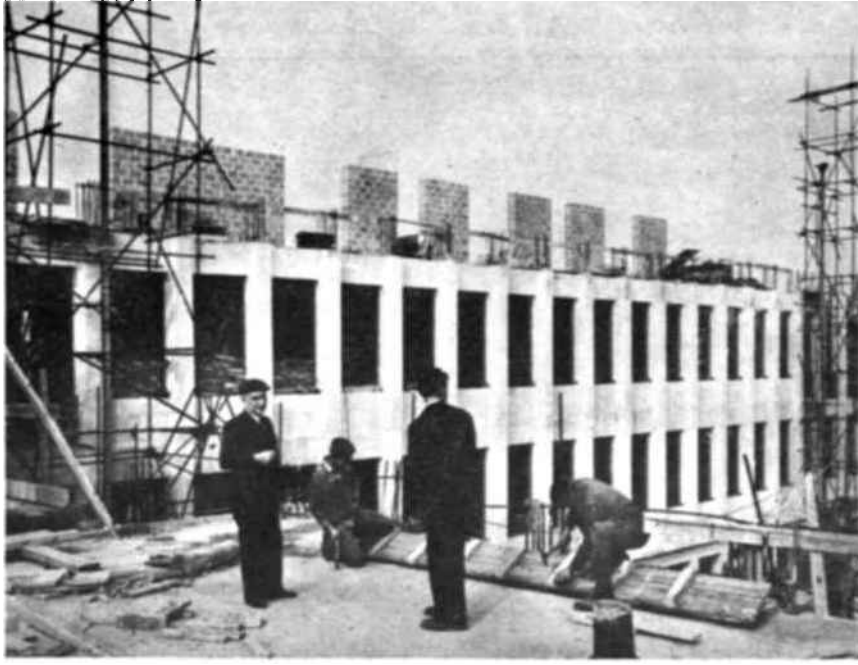
définitivement aux comédies et aux pastorales. Mais, brusquement, en 1618, il abandonna la poésie pour l'histoire : vingt-cinq ans de travail acharné produisirent les œuvres monumentales consacrées à Henri IV de France, aux Médicis, et, surtout, à l'histoire des Pays-Bas. Ce sont elles qui font de lui non seulement « le meilleur prosateur hollandais », mais aussi l'un des premiers écrivains réellement européens.



BELA BARTOK.



Nagyszentmiklos, où naquit BELA BARTOK, le 25 mars 1881, est aujourd'hui en Yougoslavie; il y a soixante-dix ans, c'était bien un village hongrois. A vingt ans, à l'Académie Royale de Budapest, BARTOK écrivait des rhapsodies sur des airs hongrois. De Russie en Espagne, toute l'Europe, alors, voulait retremper sa musique aux sources populaires. Mais le jeune compositeur s'aperçut bientôt que ses thèmes « magyars » étaient, en général, slovaques ou roumains; et il décida d'étudier plus sérieusement que ses contemporains le folklore, en se préoccupant de science plutôt que de nationalisme. Ces études le menèrent jusqu'en Algérie. Elles ne firent pas de lui, cependant, un compositeur folkloriste; BARTOK devenait un des grands musiciens de notre temps. Son art, qui puise magnifiquement au trésor mondial des rythmes et des modes, est fait, avant tout, d'une lucidité sereine, qui parut d'abord un peu froide. C'est grâce à cette retenue qu'il conquiert aujourd'hui un pouvoir universel.



Il y a six ans, l'Université de Caen était complètement détruite au cours des combats de Normandie. M. Pierre Daure, Recteur de l'Université (à gauche sur notre cliché), visite le chantier des nouveaux bâtiments. La bibliothèque de l'Université, provisoirement installée dans une école désaffectée, a reçu dernièrement, par les soins de CARE-UNESCO, un envoi de livres réunis grâce aux dons d'une association d'anciens combattants de Kansas City, aux Etats-Unis.

CARE-UNESCO : providence des bibliothèques pauvres

Des professeurs de l'Université Goethe de Francfort, examinent les ouvrages techniques et scientifiques envoyés au titre du programme CARE-UNESCO. De gauche à droite : les professeurs Arnold Lauche, de la Faculté de Médecine; Boris Rajewsky, Recteur de l'Université; et Herbert O'Daniel, du Département des Sciences physiques.



LES découvertes scientifiques se succèdent et se multiplient à un rythme toujours croissant : elles permettent de sauver des milliers d'hommes qui, il y a un demi-siècle à peine, auraient succombé à des maladies réputées incurables. Aujourd'hui, la quinine, les sulfamides, la pénicilline sont connus jusque dans les plus petits villages. Mais les progrès de la science sont si rapides que les médecins de campagne, surtout ceux des pays peu développés, ont souvent du mal à les suivre : ils ignorent parfois que tel produit peut guérir une maladie qu'ils croient encore fatale, que tel nouveau traitement diminue la souffrance.

C'est pour permettre d'intensifier et d'accroître la diffusion des progrès accomplis en de nombreux domaines depuis la fin de la guerre, que fut mis au point, il y a dix-huit mois, le programme du fonds de livres CARE-UNESCO. Inaugurée par M. Paul Comly French, directeur exécutif de la « Cooperative of American Remittance to Europe » (CARE), cette entreprise a effectué, au cours de sa première année de travail, 530 envois totalisant près de 50.000 livres et périodiques à destination de quelque vingt-quatre pays. La Grèce, durement frappée par la guerre, reçut, à elle seule, trente et un envois d'ouvrages scientifiques.

Le premier bénéficiaire, au titre du nouveau programme, fut l'université de Louvain qui, le 15 juillet 1949, recevait un envoi de dix-huit volumes. Peu après, cette fondation — deux fois détruite par la guerre — devait recevoir un deuxième don de livres d'une valeur de mille dollars.

Des livres pour vingt-trois pays

DESTINE à l'origine à venir en aide aux pays dévastés par la guerre, le programme CARE-UNESCO fut bientôt étendu à des nations désireuses de résoudre les problèmes de leur développement. Vingt-trois pays participèrent à ce programme : l'Autriche, la Belgique, la Birmanie, Ceylan, la Corée, la Finlande, la France, la zone occidentale d'Allemagne et Berlin, la Grande-Bretagne, la Grèce, l'Inde, l'Italie, le Japon, la Jordanie, Malte, la Norvège, le Pakistan, les Pays-Bas, les Philippines, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Thaïlande et la Yougoslavie. A l'exception de la Pologne et de la Tchécoslovaquie, toutes ces nations continuent à bénéficier de CARE-UNESCO, et des négociations sont actuellement en cours avec divers pays d'Amérique latine qui ont fait connaître leur désir de participer à l'entreprise.

Mais en même temps que le nombre des pays bénéficiaires, celui des catégories d'ouvrages ne cessait de grandir. Les livres et périodiques achetés par les soins de CARE-UNESCO portent maintenant sur des sujets aussi variés que la médecine, la santé, l'assistance sociale, l'art dentaire, la pharmacie, l'agronomie, l'art vétérinaire, la biologie, les mathématiques, la physique, la chimie, la mécanique, l'enseignement de l'anglais, la pédagogie et l'éducation, la géologie, l'organisation des bibliothèques, la sociologie et les statistiques.

CARE est un organisme de secours et d'entraide qui, depuis 1945, a envoyé des colis alimentaires et des vêtements pour une valeur d'environ cent millions

de dollars à des pays d'Europe et d'Asie éprouvés par la guerre. Son but principal était, et reste, de permettre à des particuliers aux Etats-Unis, d'envoyer des colis à leurs parents et amis à l'étranger. Mais si l'organisation, à son origine, se contentait de secourir les particuliers, elle décidait bientôt d'élargir son action de façon à contribuer au progrès des pays bénéficiaires de son aide.

C'est ainsi qu'elle en vint à distribuer des livres et du matériel scientifique. Le Département d'Etat des Etats-Unis ayant acquis du matériel hospitalier destiné à onze universités de l'Allemagne occidentale, CARE se chargea de l'expédition de ces équipements : chacune de ces écoles de médecine reçut ainsi un poumon d'acier d'une valeur de 1.500 dollars (destiné aussi bien aux soins qu'à l'enseignement), des ballons d'oxygène, du radium, des appareils d'anesthésie et des ouvrages médicaux.

L'organisation se charge actuelle-

ment d'envoyer des charrues modernes en Inde et au Pakistan.

Les dons affluent

LA collaboration entre l'UNESCO et CARE débuta lorsque cette dernière décida d'entreprendre des envois d'ouvrages techniques. L'UNESCO se chargea d'une véritable enquête auprès des bibliothèques, des écoles et des fondations pour déterminer leurs besoins. On s'aperçut alors que parmi les bibliothèques importantes, 1.016 se trouvaient dans une situation critique et l'on dressa des listes d'établissements à servir en priorité, chaque bibliothèque ou université devant préciser les ouvrages qui lui étaient le plus nécessaires.

C'est alors que CARE intervint : elle fit appel à la bonne volonté des peuples des Amériques pour réunir les fonds nécessaires à la réalisation de cette vaste entreprise. Les dons com-

mencèrent à affluer dans les bureaux de l'organisation aux Etats-Unis, au Canada et en Amérique latine : ils venaient de tous les points des Etats-Unis, d'Hawaï, de l'Alaska, de la zone du canal de Panama, de Colombie, du Mexique, du Venezuela, du Canada, et aussi de Turquie, d'Allemagne, d'Angleterre et de France; ils totalisèrent bientôt un million de dollars.

Et le travail continue. CARE a récemment annoncé qu'une priorité serait accordée au département de géologie de l'Université nationale de Séoul pour l'envoi d'ouvrages techniques. Les mines sont l'une des principales industries de la Corée. Pourtant, la bibliothèque de l'Université ne disposait que de quelques vieux ouvrages japonais et, d'ailleurs, la création du département de géologie ne date que de quatre ans. CARE a l'intention d'envoyer à Séoul les éléments d'une bibliothèque géologique, dès que les conditions le permettront et dans la mesure où des fonds seront disponibles.

GLOIRE ET MISÈRE DES BIBLIOTHÈQUES FRANÇAISES



Un groupe d'étudiants danois et suédois a travaillé à la restauration de la bibliothèque de Valognes en France, sinistrée pendant la guerre. Grâce à ces volontaires, une collection de 20.000 ouvrages, comprenant des volumes extrêmement rares, a pu être remise en état.

AVEC la collaboration de l'UNESCO, la Direction des Bibliothèques de France publie un *Répertoire des Bibliothèques* dont vient de paraître le second volume, consacré aux départements français.

Cet ouvrage comprend des notices sur les deux bibliothèques nationales d'Alger et de Strasbourg, les bibliothèques centrales des départements, les bibliothèques universitaires et municipales, les collections annexées aux dépôts d'archives, et celles enfin qui appartiennent à des sociétés savantes ou à des établissements privés.

Pour chacune des 1.028 institutions mentionnées, les auteurs du Répertoire donnent des renseignements administratifs (personnel, ouverture, conditions de prêt, etc.), et des informations sur la statistique et l'histoire des collections.

Ces notices révèlent en premier lieu la richesse des provinces françaises. La plupart des bibliothèques municipales ont leur origine dans les fonds confisqués, après 1790, aux monastères et aux collèges religieux : il n'est guère de petite ville qui ne possède ainsi un trésor de manuscrits anciens et de livres rares. Mais plusieurs ont déjà fêté leur deuxième centenaire, et certains fondateurs du XVIII^e siècle sont restés célèbres : tels le marquis de Méjanès, à Aix-en-Provence, ou Monseigneur d'Inguibert à Carpentras.

D'autres institutions sont, au contraire, de date plus

récente, et sans parler des fondations populaires qu'exigent presque chaque année les cités industrielles, on en rencontre parfois dont l'origine est curieuse.

Témoin celle de Cavaillon, qui, d'ailleurs, s'enorgueillit de livres hébreux du XVIII^e siècle, et que fonda, en 1864, Alexandre Dumas en lui offrant la collection complète de ses œuvres contre une rente annuelle de douze melons.

Plus jeune encore, la bibliothèque de Chenebier, village franc-comtois, est due à la reconnaissance du gouvernement de l'Inde : la localité avait aidé des soldats indiens évadés d'un camp allemand au mois de mai 1944.

Des trésors... parfois sans gardien

LES chercheurs, en tout cas, découvriront dans le Répertoire des renseignements précieux : les riches bibliothèques départementales ou universitaires publient leurs catalogues, mais jusqu'ici tout le monde n'était pas tenu de savoir que, par exemple, Carpentras possède de nombreuses partitions autographes de Jean-Sébastien Bach, que Châteauroux conserve le manuscrit de la *Chanson de Roland*, tandis qu'il est facile d'étudier les auteurs byzantins à La Flèche et, à Bourg-en-Bresse, la religion de Swedenborg.

Mais il faut ajouter que le Répertoire révèle aussi de grandes pauvretés. On connaît les pertes irréparables que souffrirent pendant la dernière guerre des bibliothèques particulièrement riches : Caen, Brest, Beauvais, St-Malo, etc. On ignore trop le sort de certains dépôts abandonnés, inutilisables, lentement détruits. Récemment, les trésors de Valognes purent être sauvés grâce aux volontaires danois qu'avait émus un appel de l'UNESCO. Mais Valognes n'était qu'un exemple. Ce n'est pas un des moindres mérites du Répertoire que de signaler des detresses comme celle dont témoigne la fiche suivante, qui concerne une ville du sud-ouest :

BIBLIOTHECAIRE : Néant.

OUVERTURE : Momentanément suspendue.

HISTORIQUE : Fondée sous la Révolution avec les ouvrages des couvents de la localité... Enrichie au XIX^e siècle des dons et travaux de Champollion et de concessions ministérielles obtenues par l'intermédiaire de ces savants. Ce fonds, transféré vers 1880 des bâtiments de la « maîtrise » dans les greniers de l'hôtel de ville, demeura longtemps délaissé, et sa réorganisation n'est pas encore envisagée.

Ainsi cet ouvrage mérite-t-il à tous égards une large diffusion. S'il est destiné aux chercheurs, il convient également à tous ceux qui rêvent d'améliorer les bibliothèques publiques, et semble s'adresser en premier lieu à d'éventuels bienfaiteurs.

Au centre de Valence DES MUTILÉS DE L'O.I.R. apprennent le métier d'horloger

PARMI les sans-patrie que les bouleversements politiques de ces dernières années ont jetés sur les routes de l'exil, prendre les plus déshérités — ceux qu'une mutilation, une incapacité physique relèguent sans espoir dans la détresse matérielle et morale des camps — les pourvoir d'un métier, leur restituer, avec une place dans la société, leur dignité d'homme, leur joie de vivre... Telle est l'œuvre de solidarité humaine à laquelle s'est attachée l'Organisation Internationale pour les Réfugiés en créant, près de Valence dans la Drôme, un centre de rééducation professionnelle, amorce d'une entreprise communautaire de production. La relation d'une visite à ce centre, publiée dans le Bulletin d'Informations de l'O. I. R., auquel nous empruntons les lignes qu'on va lire, fait bien augurer d'une expérience aussi originale qu'émouvante.

« **D**eux chances sur trois de m'en tirer, si je n'avais pas eu cet instrument-là! »

L'homme fit sonner d'une tape sa jambe artificielle, puis il reprit :

« Qui donc, je vous le demande, irait choisir un unijambiste quand on trouve des bipèdes pleins les camps? Pour les types comme nous, mutilés, blessés, malades, aucun espoir d'émigration... Nous sommes condamnés à rester réfugiés à perpétuité. Et pourtant, il y a des métiers où l'on n'a pas besoin de pouvoir courir un cent mètres; mais ça ne fait rien, aucune mission de sélection ne veut de vous! A vrai dire, j'avais beaucoup de bonne volonté, mais je ne les avais jamais pratiqués, ces métiers où l'on peut rester assis. Et puis, il y a eu Valence. Et maintenant, ça tourne rond. »

Il se mit à rire et me tendit une montre dont il venait d'achever le réglage et dont le tic-tac régulier le remplissait de satisfaction.

C'était un homme d'une quarantaine d'années; il portait un nom difficile à prononcer; son français mêlait l'accent de Belleville à celui de Varsovie. Autour de lui, d'autres ouvriers travaillaient. J'appris que ce Balte sortait du sanatorium, que ce Slovaque avait une maladie de cœur, que tous ces hommes sans patrie souffraient d'une diminution physique qui leur avait ôté tout espoir de se refaire une vie, jusqu'au moment où il leur fut proposé d'apprendre un nouveau métier, adapté à leurs possibilités, dans un centre que venait d'ouvrir l'Organisation internationale pour les Réfugiés.

« Penser avec ses mains »

DES tests permettent la sélection, puis l'adaptation se fait progressivement avec le souci d'orienter le nouveau pensionnaire vers la spécialité la plus appropriée. Il y faut beaucoup de doigté et beaucoup de patience : n'admettre tel débutant qu'à un travail à mi-temps pour éviter qu'un effort excessif ne le décourage, convaincre



1 ILS APPRENNENT A « PENSER AVEC LEURS MAINS » : Venus de pays et de milieux divers, ces hommes apprennent le métier d'horloger au Centre de Rééducation Professionnelle des Hautes-Faventines près de Valence.

2 L'ATELIER DE MÉCANIQUE : Les réfugiés apprennent la technique de fabrication des principaux éléments constitutifs des montres, des cadrans aux boîtiers en or.

3 L'IMPRESSION DES CHIFFRES SUR LES MONTRES exige une habileté extrême. Le Centre de Rééducation s'efforce de donner aux réfugiés la plus complète formation professionnelle.

4 LE CENTRE DES HAUTES-FAVENTINES est installé sur une colline près de Valence. La grande maison abrite les bureaux, la salle de lecture et les chambres des pensionnaires. Les ateliers sont situés à l'autre extrémité du parc.



tel intellectuel qu'on ne déroge pas à « penser avec ses mains ».

Plutôt que d'ouvrir un simple centre de reclassement, comme elle en a créé beaucoup d'autres près de ses camps

d'Allemagne ou d'Autriche, l'O.I.R. accepta la proposition plus audacieuse de faire de l'école de reclassement l'antichambre d'un centre vivant, d'une communauté permanente, d'une petite cité autonome où les réfugiés, enfin fixés et dotés d'un métier, pourraient connaître cette existence de travail et de dignité à laquelle tous aspirent.

L'entraide communautaire accepta la responsabilité de réaliser cette idée, en utilisant l'expérience infiniment précieuse d'un centre, français celui-là, qui a fait ses preuves dans le domaine de l'organisation communautaire du travail : Boimondeau. Et c'est à son exemple que fut réalisé le Centre de Rééducation professionnelle des Hautes-Faventines.

Pour le moment, c'est une école. Le Centre borne sa tâche à l'enseignement. Les réfugiés y apprennent la technique de fabrication des principaux éléments constitutifs des montres, depuis les boîtiers en or jusqu'aux cadrans où une presse délicate imprime avec précision les chiffres des heures.

Plus tard, lorsque la formation de ses pensionnaires sera terminée, elle se transformera en une entreprise communautaire dont la gestion reviendra à l'ensemble des anciens élèves, à l'exception de ceux qui auront préféré — car toute latitude leur en est laissée — courir leur chance ailleurs.

L'établissement est installé sur une colline, près de Valence, dans une ancienne propriété de belle allure. La grande maison abrite les bureaux, la salle de lecture, le bar

et les chambres des pensionnaires les plus fragiles. Les autres habitent des chambrettes simples et claires dans des bâtiments élevés derrière la pelouse. A l'autre bout du parc, à moitié cachées derrière les grands arbres, les verrières des ateliers.

On me mène dans une baraque où les élèves horlogers sont installés devant un tableau noir. Un maître, lui-même d'origine slave, leur enseigne les rudiments de notre langue. A d'autres heures, ce sont des études plus poussées qu'il dirige; aux meilleurs, il dispense même des clartés sur la littérature, afin de permettre à des hommes qui étaient cultivés dans leur pays de retrouver le même niveau intellectuel dans la communauté nationale à laquelle ils doivent maintenant s'intégrer.

Le tourneur était journaliste

« VOULEZ-VOUS voir un confrère? », me dit à ce propos mon guide. Il me conduit devant une machine-outil et me présente l'homme qui la dirige : un journaliste polonais.

« Au début, ce fut dur », avoua-t-il, « j'ai cru que je n'arriverais jamais à tourner une pièce correctement. Et puis, c'est venu peu à peu... »

« Vous êtes modeste », répliqua le moniteur, « modeste et impatient. Regardez, monsieur, comme cet ajustage est précis. Savez-vous depuis combien de temps il travaille de ses mains?... Il a commencé la semaine dernière! »

L'homme se mit à sourire :

« Au fond », ajouta-t-il, en me regardant, « ce n'est pas plus idiot d'ajuster deux morceaux d'acier que deux mots dans une phrase... »

Par Pierre Louis MALLÉN, chef des services d'information de l'Organisation internationale pour les Réfugiés à Paris.